

Dossier pédagogique pour les enseignants



3. Dossier documentaire enseignant



1. LA COLLECTION DU BAL

Le musée de Limoges doit sa collection d'antiquités égyptiennes au **legs** de Jean-André Périchon.

Né en 1860 à Bessines (Haute-Vienne), Jean-André Périchon étudie à l'École des Arts et Métiers d'Angers entre 1876 et 1880. Après quelques années d'activité à Paris, il est envoyé en 1885 comme ingénieur ferroviaire en Égypte. En 1900, il devient directeur de la sucrerie de Rodah, en Moyenne Égypte. Ce poste lui fournit l'occasion de côtoyer de grands personnages et notamment les plus fameux égyptologues de l'époque, comme Gaston Maspéro ou Gustave Lefèbvre.

L'Égypte est alors en pleine effervescence : elle est investie par des archéologues occidentaux et de nombreux amateurs en quête de vestiges de son passé prestigieux. Périchon n'échappe pas à l'engouement pour l'Égypte antique et réunit plusieurs centaines d'objets. Les fouilles archéologiques d'alors n'étaient pas toutes menées avec la rigueur d'aujourd'hui et le collectionneur ne songea pas à documenter provenance et contexte de découverte de ce mobilier, au grand regret des chercheurs chargés de son étude. Ces derniers soupçonnent toutefois qu'une large part des œuvres composant la collection, provient de sites de Moyenne Égypte comme Assiout, Tounah-el-Gebel, Achmounein, Meir...

Au cours de sa brillante carrière, Périchon reçut diverses distinctions : officier d'Académie, chevalier du Mérite agricole, commandeur de l'Ordre impérial de Medjidieh... mais la plus prestigieuse est assurément celle que le khédivé Abbas II lui décerna en personne : le maître de l'Égypte l'éleva à la dignité de « bey », terme que l'on retrouve parfois adjoint à son nom.

De retour dans sa région natale peu avant la première guerre mondiale, Périchon émit le souhait de léguer une partie de sa collection au musée de Limoges. Après sa disparition en 1929, son épouse accomplit officiellement sa volonté en 1931.

Riche de près de 2000 objets, la collection d'antiquités égyptiennes du musée de Limoges couvre toute l'histoire pharaonique, depuis l'époque de Nagada jusqu'à la période copte.

Elle comprend des objets quotidiens et funéraires, des éléments de parure, des figurines et des amulettes divines, des masques, mais se singularise par l'absence de statues ou de stèles. Certaines pièces comme les modèles en bois sont, en revanche, exceptionnelles par leur rareté.

Après le legs de Jean-André Périchon, quelques dépôts du musée du Louvre, des dons de particuliers et deux reconstitutions sont venus compléter ce bel ensemble. Le musée a également fait l'acquisition en vente publique de sept pièces ayant autrefois appartenu à Jean-André Périchon.

2. CHRONOLOGIE, FRISE et CARTES

FIN DE LA PRÉHISTOIRE : époque de Nagada 3800-3100
Constitution des royaumes de Haute et Basse Egypte.

Vase Nagada E975

ÉPOQUE THINITE vers 3100-2700
1^e et 2^e dynasties

Unification de l'Égypte par le roi légendaire Narmer. Horus dieu dynastique. Apparition de l'écriture hiéroglyphique. Premières momifications.

ANCIEN EMPIRE vers 2700-2200
3^e-6^e dynasties

Chevet E 904

« L'âge d'or ». Pharaon, reconnu « fils de Ré », gouverne depuis Memphis. Construction à Saqqarah par le vizir Imhotep de la première pyramide pour le pharaon Djoser. Les rois Khéops, Khéphren et Mykérinos font ériger leurs trois pyramides - et le sphinx - sur le site de Gizeh.

1^{ère} PÉRIODE INTERMÉDIAIRE vers 2200-2033
7^e-11^e dynasties

Modèle E965

Déstabilisation générale du pays : crise politique et économique, affaiblissement du pouvoir central au profit des gouverneurs dont les provinces (les « nomes ») gagnent en indépendance.

MOYEN EMPIRE vers 2033-1710
12^e-13^e dynasties

Statuette E974 / Shaouabti E956

Montée politique de la ville de Thèbes dont les princes réunifient la Vallée du Nil sous un même pouvoir. Phase d'extension territoriale. Amon, dieu dynastique. Expansion du culte d'Osiris, dieu des morts.

2^{ème} PÉRIODE INTERMÉDIAIRE vers 1710-1550
14^e-17^e dynasties

Nouvelle période de grandes difficultés. Installation dans le Delta des Hyksos, peuple venu d'Orient qui finit par contrôler la Basse Égypte et la vallée jusqu'à la région thébaine. Au sud, Thèbes demeure la capitale. À la fin de la période, les princes de cette ville réunifient de nouveau l'Égypte.

NOUVEL EMPIRE vers 1550-1069
18^e-20^e dynasties

Coupe E838 / Masque E884 / Nakht

« Le nouvel âge d'or » : prospérité, rayonnement culturel, expansion militaire et succès diplomatiques. L'empire égyptien s'étend de l'Euphrate au Soudan. Suprématie de Thèbes et de son dieu tutélaire Amon-Rê. Apogée des techniques de momification. La Vallée des Rois, lieu de sépulture des pharaons. Règnes des pharaons Akhenaton, Toutankhamon, Ramsès II...
À la fin de la période, le déclin s'amorce.

3^{ème} PÉRIODE INTERMÉDIAIRE vers 1069-664
21^e-25^e dynasties

Oushebti E 799 / Plaque de sarco E994

L'État égyptien de nouveau morcelé : des souverains d'origine libyenne au nord, les grands prêtres de Thèbes au sud.

BASSE ÉPOQUE 664-342

26^e-30^e dynasties

Sarcophage E993 / Oushebti 804 / Vase canope E902

Époque saïte (664-525), dernière manifestation de la puissance égyptienne sous un gouvernement autochtone. Puis domination du pays par les Perses

PSO E899 / Pallas Athéna E222

ÉPOQUE PTOLÉMAÏQUE (ou hellénistique) 332-31 avant J.-C.

Conquête de l'Égypte par Alexandre le Grand (356-323). Fondation d'Alexandrie. À sa mort, partage du pays entre ses généraux : Ptolémée, fils de Lagos, obtient l'Égypte.

ÉPOQUE ROMAINE à partir de 31 avant J.-C. – IV^e siècle après J.-C.

Cléopâtre, dernière souveraine d'Égypte. Le pays devient une province romaine

Vers 40 : évangélisation légendaire de l'Égypte par saint Marc

Masque E604 / Harpocrate E311

ÉPOQUE COPTE 3^e siècle après J.-C. - 641 après J.-C.

394 : derniers textes en hiéroglyphes datés

395 : partage de l'Empire romain : l'Égypte rattachée à l'empire d'Orient.

Peigne E950 / Tissu copte E1034

ÈRE ISLAMIQUE à partir de 641 après J.-C.

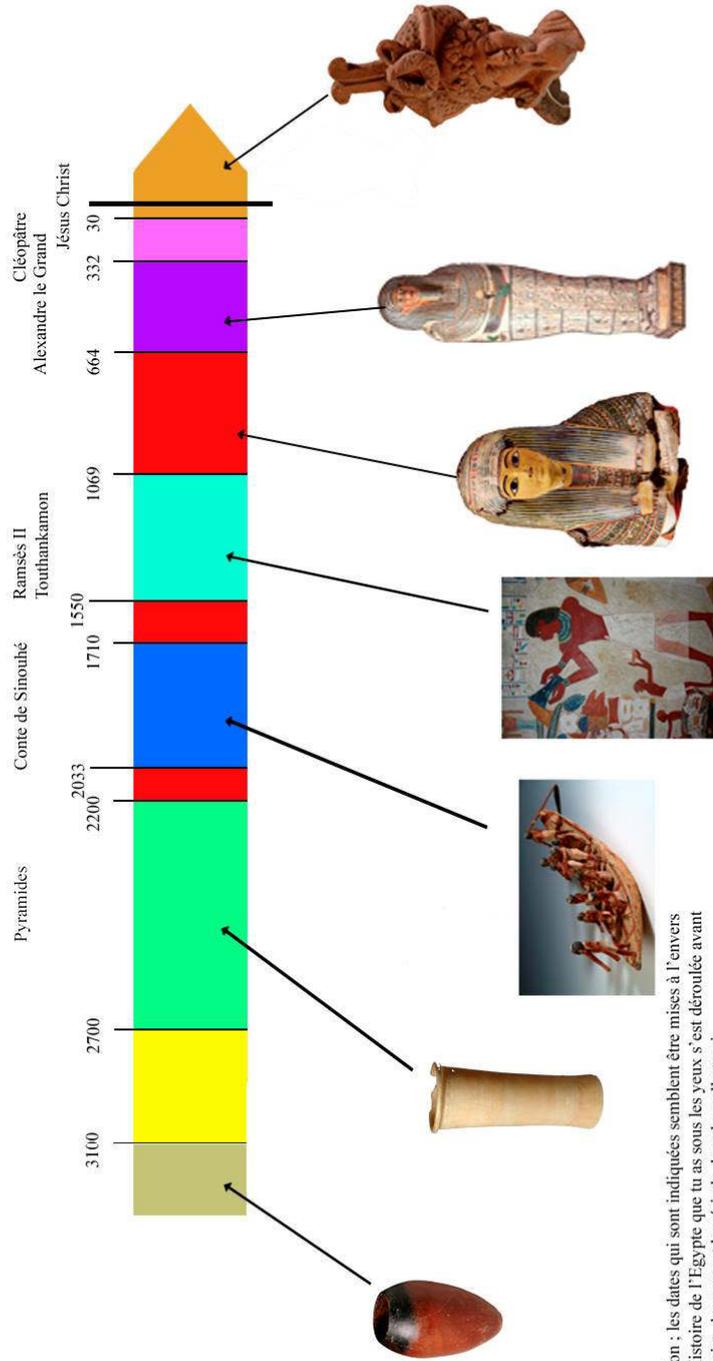
622 : l'Hégire, début de l'ère islamique

641 : entrée de l'Égypte dans le monde islamique.

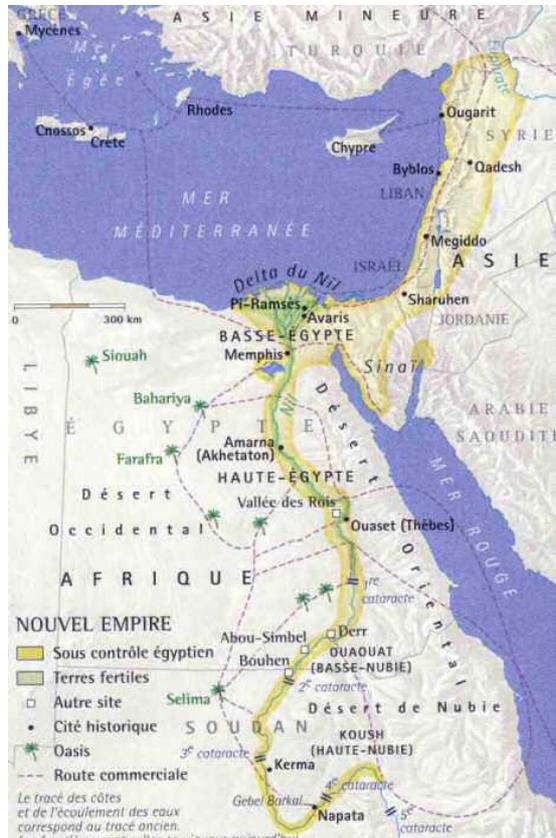
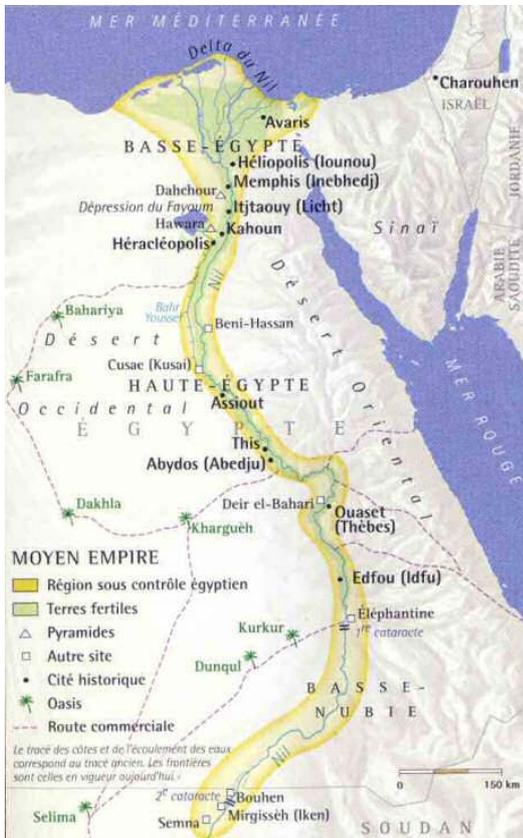
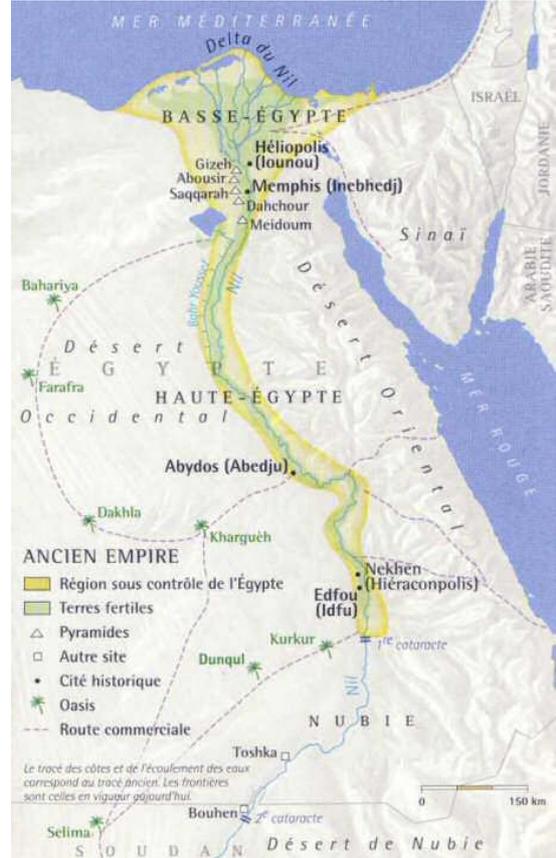
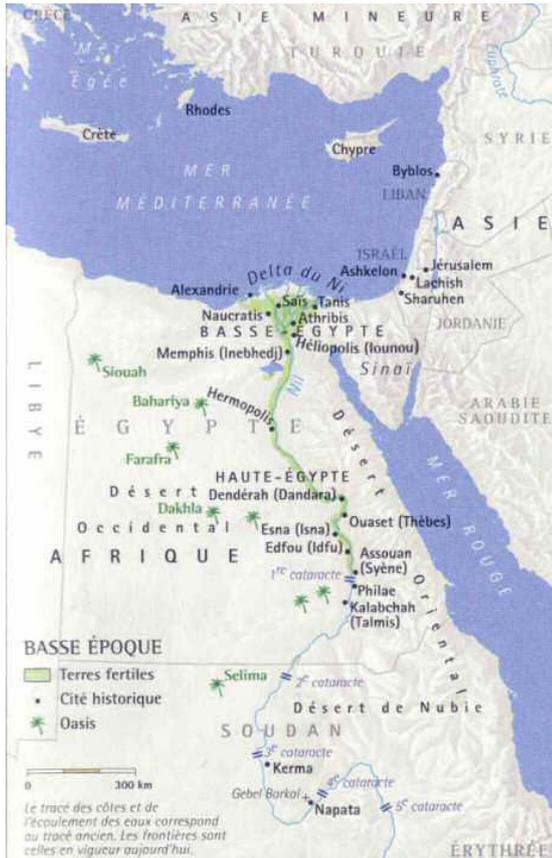
FRISE CHRONOLOGIQUE EGYPTE

Légende de la frise chronologique

- Epoque Nagada
- Epoque Thinite
- Ancien Empire
- Moyen Empire
- Nouvel Empire
- Basse époque (période saïte etc...)
- Epoques intermédiaires (division politique de l'Égypte)
- Epoque ptolémaïque
- Epoque romaine



* Attention : les dates qui sont indiquées semblent être mises à l'envers mais l'Histoire de l'Égypte que tu as sous les yeux s'est déroulée avant Jésus Christ, donc avant la période dans laquelle tu vis.



3. L'ÉGYPTE, les deux terres

Bordée de déserts montagneux et soumise à un climat brûlant, l'Égypte n'aurait pas développé la brillante civilisation antique que l'on connaît sans le Nil. Source de vie, le fleuve a modelé la géographie et l'histoire du pays.

Le Nil, la crue et les saisons

Long de 6700 Km, le Nil est, avec l'Amazone, le plus grand fleuve du monde. Il naît à Khartoum de la réunion du Nil Bleu et du Nil Blanc dont les sources se trouvent respectivement en Éthiopie et en Ouganda. Le fleuve coule ainsi depuis le Soudan à travers l'Égypte et se ramifie en plusieurs bras, formant une région appelée le Delta, avant de se jeter dans la Méditerranée.

Le Nil fertilise les terres qu'il traverse : à l'exception du Delta et de quelques oasis, les terres sont cultivables le long du fleuve sur une étroite bande de terre d'une dizaine de kilomètres de large en moyenne. Les Égyptiens appelaient ce ruban de terre fertile « la Terre noire » en référence au limon déposé lors de la crue annuelle.

Après l'inondation, lorsque les eaux se retirent, le sol est recouvert d'une épaisse couche de limon riche en éléments nutritifs et devient propre à l'agriculture. Toutefois, si la crue était attendue comme un bien, elle était aussi redoutée : une crue anormalement faible ou trop violente provoquait des dégâts considérables, entraînant épidémies et famines.

Au-delà de la bande de terre fertile s'étend la « Terre rouge », espaces arides et inhospitaliers. Ces déserts faisaient office de frontières avec les pays voisins.

Le cycle du Nil rythme les saisons agricoles. L'exploitation de la crue et le contrôle des canaux d'irrigation sont à l'origine du développement de la nation égyptienne et de son régime politique.

Les Égyptiens comptent trois saisons de quatre mois, le Jour de l'An correspondant au premier jour de l'inondation de la crue :

- *Akhet* : saison de l'inondation, s'étalant de juillet à octobre ;
- *Peret* : saison voyant le retrait des eaux et les semailles, entre novembre et février ;
- *Shemu* : saison des récoltes se terminant par une période de sécheresse, de mars à juillet.

Après *shemu*, les Égyptiens comptaient cinq jours supplémentaires : les jours épagomènes. Situés autour du 15 juillet, ils étaient jugés dangereux car placés sous la tutelle de la déesse Sekhmet, qu'il fallait apaiser sous peine de cataclysmes.

Les eaux du Nil, berceau d'une faune et d'une flore singulières, ont apporté richesse et prospérité aux anciens Égyptiens : à côté de la culture de l'orge, du blé ou du lin, le poisson, le gibier et les plantes - notamment le papyrus, ont contribué au développement de ce peuple. Le fleuve était en outre la principale voie de communication.

S'il a déterminé le mode de vie des Égyptiens, le Nil a aussi profondément influencé, voire façonné la pensée et les croyances. Chargé d'une dimension religieuse, le fleuve était associé aux eaux primordiales du Noun et très fortement lié à l'idée de régénération. Pour mieux s'attirer ses faveurs, les Égyptiens l'ont divinisé sous le nom d'Hâpy.

La Haute et la Basse Égypte

La différence géographique et climatique entre le Nord (le Delta) et le Sud (la vallée) a engendré l'idée d'un « double pays ».

La Basse Égypte, symbolisée par le lotus, couvre la région située au nord de l'ancienne résidence royale de Memphis. Elle correspond approximativement à l'actuel Delta.

La Haute Égypte, symbolisée par le lys, s'étend de la frontière soudanaise jusqu'à Memphis.

Cette distinction naturelle, qui se manifeste également dans le mode de vie des populations, remonte aux origines du royaume : l'État égyptien est né de l'unification du « double pays », menée selon la tradition par le roi Ménès qui ainsi mit fin au morcellement politique. Depuis lors, le roi d'Égypte est dit « Maître des deux Terres ». Sa couronne symbolise cette union : le *pschent* associe en effet la couronne blanche de Haute Égypte et la couronne rouge de Basse Égypte.

Les souverains ont toutefois conservé les anciennes provinces, appelées nomes et administrées en leur nom par des nomarques. Leur nombre a oscillé entre trente-huit et quarante-deux selon les époques.

4. QUELQUES DIEUX

QUELQUES DIEUX...



BÈS

Debout comme un personnage barbu difforme, nu, au nez épaté et aux oreilles décollées, les mains sur les cuisses et coiffé de plumes dressées, Bès est une divinité domestique aisément reconnaissable. Il apparaît toujours comme un gnome barbu, à la queue et à la crinière de lion, aux jambes arquées, les mains posées sur les cuisses et portant de hautes plumes sur la tête. La langue parfois pendante, il peut aussi tenir un instrument de musique, des armes ou le signe hiéroglyphique de la protection.

Cette apparence monstrueuse devait à la fois susciter la bonne humeur et effrayer les esprits malveillants. Associé au monde des plaisirs, Bès est un génie bienfaisant très apprécié, protégeant notamment les enfants et les femmes enceintes ou encore plus généralement le sommeil.

Les nombreuses représentations de Bès attestent sa popularité depuis les périodes anciennes jusque dans les premiers temps chrétiens. Au Moyen Empire, le dieu apparaissait sur les ivoires magiques brandissant des serpents en compagnie d'autres divinités protectrices. Les amulettes à son effigie furent moulées à partir du Nouvel Empire. Créditées de vertus apotropaïques, elles étaient communément portées autour du cou, surtout par les femmes et les enfants, pour repousser les dangers les plus divers mais étaient aussi déposées dans les tombes.



PTAH-PATÈQUE

Figuré comme un être chauve et imberbe aux bras courts et aux jambes torsées, Ptah-Patèque serait une forme monstrueuse du dieu Ptah de Memphis, dont la difformité, comme celle de Bès, éloignait les forces maléfiques. Génie protecteur, il est sans doute, de par son apparence, une référence aux nains, qui, depuis l'Ancien Empire, étaient employés aux tâches de la métallurgie et de l'orfèvrerie. Ceux-ci se plaçaient alors sous la protection de Ptah, patron des artisans. Ptah-Patèque est aussi une sorte d'embryon humain, symbole de régénérescence, renforcé ici par la présence du scarabée frontal et la référence à Osiris par le biais de la couronne *atef*. Cette tendance à fusionner plusieurs divinités en une seule image est caractéristique de la mentalité égyptienne au premier millénaire avant Jésus-Christ. Patèque n'est pas un terme égyptien : c'est le nom qu'Hérodote donna à une statue d'Héphaïstos, équivalent grec de Ptah, dans le temple de Memphis, qui, d'après lui, ressemblait aux images de pygmées que portaient les vaisseaux phéniciens.



ANUBIS = dieu-chacal

Anubis est une divinité funéraire très populaire, liée à la cosmogonie d'Héliopolis sans que sa filiation exacte soit claire. Maître des nécropoles, il est celui qui veille sur les morts et le patron des embaumeurs car il pratiqua la première momification sur le corps d'Osiris. Il a la charge d'accueillir les défunts dans l'au-delà et de les guider jusqu'à la salle de justice où le cœur de chaque trépassé est mis en balance sous la présidence d'Osiris.

Anubis se présente généralement sous la forme d'un homme à tête de chacal mais apparaît également sous l'aspect de l'animal tout entier, de couleur noire, avec un museau pointu et des oreilles droites. Comme chez Oupouaout ou Khenty-Imentyou, son apparence vient de ce que le chacal hantait les nécropoles égyptiennes, suggérant ainsi l'idée de gardien des tombes.

> Figurine en bronze de la Basse Époque / Bronze (dépôt musée du Louvre, 1954)

Figurine représentant le dieu Anubis sous la forme d'un homme à tête de chacal, debout sur un socle, dans l'attitude de la marche. Il porte la perruque tripartite et le pagne archaïque *shengyt*. Il tenait probablement dans la main gauche un sceptre *ouas*. La main droite a disparu elle aussi.

OUPOUAOUT = dieu-canidé



Aspect d'un canidé au long museau et aux oreilles bien droites, debout, dressé sur ses pattes. Oupouaout est littéralement "celui qui ouvre les chemins", le guide des défunts dans le monde des morts. Il rejoint dans ce rôle psychopompe le dieu Anubis avec lequel il fut très vite confondu. Dieu de la ville d'Assiout, Oupouaout est le fils de Khenty-Imentyou, "celui qui préside aux occidentaux" (c'est-à-dire les défunts), lui-même ancienne divinité d'Abydos assimilée plus tard à Osiris. Comme son père et Anubis, Oupouaout prend la forme d'un chacal ou d'un renard du désert et porte le titre de « seigneur de la nécropole » car les Égyptiens voyaient souvent rôder ces animaux autour des cimetières.

OSIRIS



La légende d'Osiris est certainement l'une des plus célèbres de l'Égypte antique. Assassiné par son frère Seth qui découpa son corps en morceaux, Osiris fut sauvé par la volonté farouche d'Isis de retrouver et rassembler les morceaux épars de son époux. Par les soins d'Anubis, Osiris devint ainsi le premier momifié et régna désormais sur le monde des morts. Sur son trône, il préside le tribunal qui juge tous les défunts.

Osiris est aussi un dieu agraire. En effet, comme le grain qui est mis en terre et renaît en germant, le dieu mort est appelé à renaître, notamment en fécondant sa sœur-épouse Isis et en engendrant un fils posthume, Horus.

D'innombrables figurines de bronze, représentant Osiris comme bien d'autres divinités, furent produites à la Basse époque. Elles témoignent du développement de la dévotion personnelle au premier millénaire avant Jésus-Christ. Ces statuette pouvaient en effet accompagner le mort dans sa tombe ou être placées aux abords des temples dont l'accès était réservé aux seuls roi et prêtres ; elles devenaient alors un substitut du dieu permettant au fidèle un contact direct avec la divinité.

> Figurine en bronze aux yeux incrustés :

Corps momiforme, c'est-à-dire maintenu dans un linceul, les bras croisés sur la poitrine. Il tient dans ses mains le sceptre et le fouet. Il porte la barbe divine et la couronne atef timbrée d'un uræus frontal. L'une des deux plumes est brisée dans sa partie haute. La statuette est dépourvue de jambes mais il semble qu'à l'origine Osiris était assis sur un siège.



ISIS TENANT HORUS ENFANT SUR SES GENOUX

Sœur et femme d'Osiris, Isis est la magicienne qui, par sa ténacité, parvint à reconstituer et ranimer le corps de son époux dépecé par Seth. La statuette du musée privilégie pourtant une autre facette de la personnalité de la déesse : elle représente ici Isis-Hathor, comme l'indiquent l'*uræus* qu'elle porte au front et la coiffure de cornes disquées.

Forme apaisée de l'œil de Rê, Isis-Hathor incarne la mère divine, la nourrice universelle, qui, par l'allaitement, transmet le pouvoir royal à son fils Horus. Par extension, elle devient symboliquement la mère qui remet au monde le défunt.

À la fois déesse maternelle protectrice et grande prêtresse de la magie, Isis est devenue au fil des siècles une figure emblématique, dont le culte se répandit dans tout le bassin méditerranéen, jusqu'à la fin de l'époque romaine. Certains pensent d'ailleurs que cette composition d'*Isis allaitant* a pu jouer un rôle dans l'élaboration de l'image chrétienne de la *Vierge à l'Enfant*.

Les milliers de statuette de bronze, produites à la Basse Époque à l'effigie des principaux dieux égyptiens, illustrent la dévotion personnelle qui se développe alors de façon considérable. Celles-ci accompagnaient le mort dans sa tombe ou étaient placées aux abords des temples.

> Figurine en bronze

La main droite ramenée sur le sein dans le geste de l'allaitement, elle porte une robe fourreau archaïque, caractéristique des déesses, et un collier *ousekh*. Sa perruque tripartite est ornée de la dépouille de vautour des grandes épouses royales et d'un *uræus* frontal. Sa couronne est composée du disque solaire encadré de cornes de vache. La statuette était autrefois vraisemblablement dorée, comme en attestent quelques traces d'or encore visibles. Il semblerait par ailleurs qu'elle ait porté une inscription sur la base.



HATHOR = déesse-vache

Fille de Rê, Hathor dont le nom signifie « château d'Horus » est une très ancienne divinité à la personnalité et aux attributions multiples, associée à la sexualité, la joie, la beauté et la musique.

Les Égyptiens la représentaient sous trois formes : celle d'une femme tenant un collier ménat et dotée d'une couronne de cornes de vache enserrant le disque solaire, celle d'une femme aux oreilles de vache ou encore sous l'aspect d'une vache coiffée du disque solaire.

Appartenant à la catégorie des grandes déesses nourricières, Hathor est considérée comme la mère du pharaon régnant, lequel fut peu à peu identifié à Horus. En ce sens, elle a pu être confondue avec Isis dont Horus est le fils, mais les deux déesses sont en fait deux facettes d'une même personnalité.

Si comme mère nourricière elle incarne la renaissance, elle est aussi, dans un contexte funéraire, l'amante qui revigore le défunt et lui redonne ses capacités sexuelles.

Enfin, elle est un des aspects de la Déesse dangereuse, au caractère capricieux, qui, dans le mythe de l'œil de Rê, peut se muer en une lionne féroce connue sous le nom de Sekhmet.

> Vache Hathor

Fragment de figurine de terre cuite moulée représentant la déesse Hathor sous la forme d'une vache couchée, la tête levée. Elle porte le disque solaire entre ses cornes et un pendentif sur le poitrail.



URAEUS = déesse-cobra

L'*uræus* est une déesse représentée sous la forme d'un cobra (ou *naja*) femelle dont la silhouette se dresse sur les couronnes des divinités et des pharaons comme symbole de leur pouvoir redoutable. Sa morsure est assimilée aux rayons ardents du soleil. Fille de Rê dont elle incarne l'œil brûlant, elle est à ce titre un des visages de la Déesse dangereuse, destructrice des ennemis de l'Égypte. Elle personnifie plusieurs entités divines féminines, notamment Ouadjet, protectrice de la Basse Égypte, ou Neseret purifiant tout sur son passage et éloignant le mal. Cette figurine était vraisemblablement une applique autrefois placée au front d'une statue divine ou royale.

> Exemple en bois : *uræus* redressé, à la gorge déployée ornée en son centre de motifs évoquant la peau de serpent. Les signes *ankh* et *ntr* (« le dieu est vivant ») sont inscrits à l'encre noire à l'arrière.



SEKHMET = déesse-lionne

Son nom signifie "la puissante" ; elle est la parèdre (divinité associée) du dieu Ptah de Memphis. C'est aussi l'une des incarnations les plus fameuses de la Déesse dangereuse. Fille du dieu solaire Rê, elle est son œil dévastateur, semant le malheur sur son passage si elle n'est apaisée par des danses, des offrandes ou la boisson. Ses prêtres avaient pour mission de calmer la déesse et d'écarter les démons, animaux dangereux et fléaux qu'elle portait dans son sillage. Ils étaient donc aussi des magiciens et des médecins.

La plus célèbre légende à son sujet est celle au cours de laquelle Rê envoya Sekhmet punir les hommes devenus rebelles à son autorité. Elle s'acquitta de sa mission sous la forme d'une lionne en dévorant tous les êtres humains qui croisaient sa route. Rê, qui désirait un châtiment exemplaire mais ne souhaitait pas mettre en péril l'humanité toute entière, lui demanda vainement d'interrompre le massacre. Pour arrêter la furieuse, il fit alors brasser de la bière colorée en rouge afin que la déesse la confonde avec du sang. La lionne tomba dans le piège et but jusqu'à ce que l'ivresse l'endorme. Ainsi Rê lui-même mit-il fin au carnage ordonné.

Sekhmet est généralement figurée sous la forme d'une femme à tête de lionne.

> Grande égide à l'effigie de Sekhmet : Époque saïte / Faïence égyptienne

L'égide vient d'un mot grec désignant la peau de la chèvre Amalthée qui recouvrait le bouclier de Zeus et d'Athéna. En Égypte, l'égide est un objet culturel magique qui se présente sous la forme d'un collier *ousekh* surmonté de la tête d'une déesse, souvent coiffée du disque solaire. Il s'agit en l'occurrence vraisemblablement de Sekhmet car l'exemplaire du musée est à l'effigie d'une lionne.

La fonction de l'égide n'est pas très claire : elle apparaît dans les rites d'apaisement de la Déesse dangereuse qui accordait, en échange de sa présentation, « vie, régénération et victoire ». Elle était également placée à la proue des barques divines lors des processions religieuses en guise de protection contre les forces maléfiques.



HORUS

Fils d'Isis et d'Osiris, Horus est le maître du ciel et des astres, le symbole de la royauté. Il est représenté comme un homme à tête de faucon ou entièrement sous la forme de l'animal. Les amulettes de faucons sont très communes mais il est difficile d'assurer qu'elles évoquent toutes Horus car les dieux faucons sont multiples et se sont parfois confondus. Elles peuvent en effet également renvoyer à Rê, le dieu soleil qui prend lui aussi la forme d'un faucon. L'oiseau devient dans ce cas le soleil lui-même sous le nom de Rê-Horakhty, littéralement « Rê-Horus de l'horizon », symbolisant le soleil au zénith, au sommet de sa puissance.

DIEUX FAUCON

Les amulettes de faucons sont très communes mais il est parfois difficile d'identifier la divinité qu'elles célèbrent. Le faucon peut incarner Horus, maître du ciel et des astres, symbole de la royauté. Rê, le dieu soleil, prend aussi la forme d'un faucon. Les amulettes de ces deux divinités célestes sont les plus répandues.

La coiffure du faucon permet la plupart du temps de les distinguer. Un rapace dénué de toute coiffe semble devoir être regardé comme une représentation d'Horus : l'une des plus anciennes amulettes à son effigie fut retrouvée au cou de Toutankhamon mais les tombes non royales n'en livrèrent pas avant l'époque saïte. Pour sa part, Rê-Horakhty porte généralement le disque solaire, avec ou sans l'uræus, mais il peut aussi paraître avec une couronne *atef*.

Ces amulettes étaient probablement portées dans la vie mais apparurent également dans les tombes dès le Moyen Empire. Les amulettes funéraires offraient au défunt la chance de renaître chaque matin avec le soleil.

> Horus faucon en bronze / Dépôt du musée du Louvre, 1954

Figurine de bronze représentant Horus sous la forme d'un faucon coiffé du *pschent* à deux *uræus*, l'un sur la couronne blanche, l'autre sur la couronne rouge.



HARPOCRATE

Nom grec du dieu « *Her-pa-Khered* », littéralement « Horus l'enfant ». Fils d'Isis et d'Osiris représenté en sa prime jeunesse, il est traditionnellement figuré sous les traits d'un enfant, souvent nu, portant un doigt à la bouche et doté d'une mèche de cheveux (ou natte) sur le côté de la tête. Harpocrate incarne la fragilité de l'enfant, qu'il faut protéger contre la menace des animaux nuisibles et de la maladie. Sous sa forme adolescente, il est aussi héritier de la charge du père et donc, en tant que fils d'Osiris, de la charge royale. C'est cette dernière interprétation que la grande figurine en bronze du musée privilégie en le montrant doté du *pschent*.



THOUÉRIS = déesse-hippopotame

Nom grec de la déesse Ta Ouret qui signifie « la grande » en égyptien. Elle possède un corps d'hippopotame femelle en gestation, avec des pattes de lion, un dos et une queue de crocodile. Tout comme Heket ou Bès, elle est une divinité protectrice des femmes, notamment lors de l'accouchement, car les Égyptiens l'imaginaient bienveillante et maternelle avec ses petits. Dans un contexte funéraire, Thoueris aidait à la renaissance des défunts. L'hippopotame est aussi un animal dangereux pour les embarcations sur le Nil ; cet aspect est endossé par l'hippopotame mâle, un des animaux de Seth. La chasse à l'hippopotame symbolisait la lutte contre le chaos. Figurines populaires jusqu'aux époques tardives



APIS = dieu-taureau

Le taureau Apis est une manifestation vivante du dieu Ptah, créateur de l'univers dans la cosmogonie de Memphis. Son culte est l'un des plus anciens attestés en Égypte. Il fut plus tard assimilé à Rê-Atoum, comme l'indique le disque solaire à *uræus* ici placé entre ses cornes. Symbole de fécondité mais également de renaissance, il faisait l'objet d'une dévotion populaire dont les nombreuses figurines, statuettes et autres représentations du dieu sont un témoignage. Dans le temple de Ptah, les prêtres élevaient avec soin un taureau choisi pour les marques distinctives de son pelage. À sa mort, l'animal sacré était embaumé puis, lors de somptueuses funérailles, transporté au Serapeum, tombeau des images vivantes de Ptah.

Apis fut progressivement associé puis assimilé à Osiris. A partir de l'époque ptolémaïque, il est vénéré sous le nom de Sérapis, divinité syncrétique amalgamant diverses personnalités du panthéon grec et égyptien.

> Cf figurine en bronze / Basse Époque

Le taureau Apis apparaît ici debout sur un socle, coiffé du disque solaire à *uræus*. Des incisions dessinent un collier autour du cou, un disque ailé au garrot (habituellement identifié comme une dépouille de rapace), une couverture sur le dos et un scarabée ailé sur la croupe. Il porte sur le front le triangle évoquant la tache blanche que tout taureau Apis devait arborer.



IMHOTEP

Conseiller et architecte du roi Djoser (III^e dynastie), Imhotep aurait conçu le grand complexe funéraire de Saqqarah, et notamment la grande pyramide à degrés. Il fut à ce titre désigné comme « le pionnier de l'architecture de pierre ». Crédité de talents multiples, ce sage unanimement respecté connu aux siècles suivants une renommée qui lui valut d'être divinisé et de devenir le patron des scribes et des architectes. Déclaré fils du dieu Ptah de Memphis, il fit l'objet à la Basse Époque d'un culte populaire comme dieu guérisseur.



THOT = dieu-babouin ou dieu-ibis

Seigneur de la cité d'Hermopolis, Thot est un dieu lunaire, responsable du calendrier et du temps, dont l'origine varie selon les versions. C'est une divinité importante qui apparaît dans la cosmogonie héliopolitaine comme celui qui créa les cinq jours épagomènes permettant à Nout de mettre au monde ses cinq enfants. Maître de la sagesse et du savoir, Thot est le dieu de l'écriture - qu'il a inventée, des opérations intellectuelles et le patron des scribes. Il est celui qui, au tribunal divin présidé par Osiris, consigne par écrit le résultat de la pesée du cœur de tout défunt.

Le dieu revêt souvent l'aspect d'un homme à tête d'ibis même s'il adopte parfois la forme complète de l'animal. Il apparaît aussi communément comme un babouin. S'il est une image de Thot, le babouin est aussi l'animal qui accompagne le lever du soleil de ses cris.



NEFERTOUM

Maître des parfums, Nefertoum est une divinité au caractère solaire. Selon le mythe des origines d'Hermopolis, il sortit du lotus primordial au premier jour de la création. Au Nouvel Empire, les Égyptiens lui inventèrent une filiation : ils le déclarent fils de Ptah et de Sekhmet. À l'image de son emblème, le lotus, dont la fleur se ferme la nuit et s'ouvre le jour, Nefertoum symbolise le soleil levant, et par extension, la renaissance. Le parfum qu'exhale la plante était censé combattre les forces du chaos et aider les défunts à la réactivation de leurs sens.

LES COSMOGONIES...

Dès l'Ancien Empire, les prêtres égyptiens ont composé des textes relatant l'origine du monde : ces légendes sont appelées « cosmogonies ». Chaque cité a son propre dieu créateur et donc sa propre légende originelle. Il existe trois principales cosmogonies : celle de Memphis, d'Héliopolis et d'Hermopolis.

La cosmogonie héliopolitaine

La plus ancienne, connue notamment par les *Textes des Pyramides*, fut créée dans la ville d'Héliopolis. Cette cosmogonie relie les dieux les plus importants par une généalogie issue du dieu soleil, considéré comme le créateur ou « démiurge ».

Au commencement, racontent les prêtres, l'univers n'était que chaos. Tout ce qui était appelé à exister était mélangé dans une sorte de masse liquide et informe, un océan primordial appelé « Noun ». Le créateur Rê-Atoum avait deux enfants : Chou (le souffle, le vent solaire) et Tefnout (aussi appelée Maât, l'ordre universel). Tous deux, en appelant leur père, lui firent prendre conscience de lui-même et activèrent le processus de création.

Une autre version raconte qu'une petite île de sable serait sortie du Noun, le *Benben*. Sur ce tertre, un œuf aurait éclos, laissant émerger le créateur. Celui-ci aurait créé le monde avec ses propres sécrétions. Ses deux enfants, Chou et Tefnout, auraient à leur tour engendré un autre couple : Geb, la terre, et Nout, la déesse du ciel.

Selon les prêtres, Rê-Atoum aurait interdit à la terre de rejoindre le ciel ; autrement dit, il refusa à Geb et Nout l'autorisation de s'accoupler et chargea Chou de les séparer. Bravant l'interdit, Geb et Nout parvinrent à s'unir et bientôt, Nout fut enceinte. Furieux qu'elle lui ait désobéi, Rê-Atoum lança alors une malédiction : Nout ne pourra accoucher aucun des 360 jours qu'il vient de concevoir.

Désespérée, Nout fit appel à Thot, qui a pouvoir sur le temps. Mais le dieu n'étant pas très motivé pour aider Nout, celle-ci le défia alors aux dés et obtint que chaque partie gagnée contraigne Thot à créer un jour supplémentaire. Nout remporta cinq parties. Les cinq jours ainsi obtenus, dits « épagomènes », permirent à Nout de mettre au monde ses cinq enfants : Osiris, Isis, Seth, Nephtys et Horus l'Ancien.

Les neuf dieux issus de Rê-Atoum forment l'ennéade héliopolitaine.

Les autres cosmogonies

Prenant sans doute exemple sur Héliopolis, les prêtres d'autres villes importantes comme Memphis, Hermopolis ou Éléphantine, ont aussi proposé leur propre récit cosmogonique. Dans chaque légende, le dieu local est le démiurge. À Memphis, Ptah crée le monde par la parole, mais une tradition plus tardive assimile son action créatrice à celle de Khnoum d'Éléphantine : tous deux sont censés avoir modelé la création sur leur tour de potier.

À Hermopolis, la création est liée à une ogdoade - réunion de huit dieux : quatre couples primordiaux incarnent l'humidité, les ténèbres, l'obscurité et le mystère. Ils engendrent le monde en s'accouplant et ce monde est mis en ordre par Thot.

LES ALÉAS DE LA POPULARITÉ...

Au cours de la longue histoire de l'Égypte pharaonique, la renommée des dieux a fluctué : certaines époques ont favorisé certains dieux tandis que d'autres se trouvaient relégués au rang de divinités mineures, voire assimilés par le nouvel arrivant.

C'est principalement la destinée politique de certains nomes qui a permis à la divinité tutélaire, initialement méconnue, de s'imposer hors des limites de sa province et de gagner une renommée nationale.

Le cas d'Amon est le plus évident. Maître de Thèbes, il n'était, à l'Ancien Empire, qu'une divinité mineure. Le grand dieu de la région était Montou, dieu faucon ou taureau incarnant l'orage et l'aspect guerrier de la divinité. Après la première Période intermédiaire, les souverains, originaires de Thèbes, le sortirent pour la première fois de l'ombre. Mais ce n'est qu'après la deuxième Période intermédiaire que les rois, également d'origine thébaine, en firent le dieu protecteur de la dynastie. Amon devint alors le roi des dieux et se vit adjoindre une épouse, Mout, et un fils, Khonsou.

D'autres dynasties mirent leur dieu local en vedette : Bastet fut mise à l'honneur par la 22^e dynastie, issue d'une famille libyenne originaire de Bubastis. Bastet était initialement une déesse lionne, l'une des formes de la Déesse dangereuse. Les rois de la 22^e dynastie, qui se proclamaient « fils de Bastet », souhaitèrent donner à la déesse un aspect plus maternel : ils la firent représenter comme une chatte. De même, la 26^e dynastie, dite saïte car originaire de Saïs, favorisa la déesse Neith, déesse archère qui aurait créé le monde avec sept flèches assimilées à sept paroles.

Enfin, certaines divinités ont, plus que d'autres, une personnalité ambiguë. C'est le cas de Seth. Sorte de chacal au long nez pendant, aux oreilles rectangulaires dressées et à la queue fourchue, il est le dieu de la violence et de l'orage, le dieu des déserts et des pays étrangers. Seul son aspect négatif est retenu dans le mythe d'Osiris mais sa violence peut aussi s'avérer positive : il est en effet le défenseur de Rê lorsque celui-ci combat le serpent Apophis. Révéré dans le delta oriental, Seth fut valorisé par la 19^e dynastie fondée par Ramsès I^{er}. Le souverain alla jusqu'à prénommer son fils Sethi, qui conserva le nom du « dieu rouge » dans sa titulature. En fait, ce n'est que tardivement que le dieu Seth fut diabolisé au point que son image et son nom furent martelés ou remplacés sur la plupart des monuments.

LE CULTE DES DIEUX

Il faut distinguer la religion officielle de celle du peuple. Si le culte officiel des dieux est célébré dans les grands temples, la population rend grâce à sa (ses) divinité(s) locale(s) dans les temples secondaires. Les Égyptiens s'y recueillent, y déposent des offrandes ou consultent les oracles. Ils viennent aussi visiter les lieux de pèlerinage comme Abydos.

Les dieux et le roi

En Égypte, le roi est, en théorie, le seul prêtre. Héritier et représentant des dieux sur terre, il maintient le monde dans Maât - l'harmonie ou l'ordre universel voulu par le créateur, la justice - en dirigeant son royaume, en faisant la guerre aux pays étrangers... mais surtout en garantissant aux divinités le culte et les offrandes quotidiennes dans chaque temple. En contrepartie, celles-ci accordent leurs faveurs au souverain et, à travers lui, à toute l'humanité. Dans la réalité, le roi ne pouvant être partout à la fois, il délègue à des prêtres le soin d'accomplir les rites et de préparer les offrandes.

Le culte divin

Les dieux égyptiens résident dans leur temple comme dans une maison. Le mot égyptien pour temple (*hout netcher*) signifie d'ailleurs « maison du dieu ». Les temples ne sont pas accessibles au public. Seul un personnel accrédité peut y pénétrer. Le nombre de personnes habilitées à entrer diminue au fur et à mesure que l'on s'approche de la partie la plus cachée, le Saint des Saints. En cet endroit demeure la divinité sous la forme d'une statue placée dans une sorte de coffre de bois ou de pierre, appelé *naos* (du grec signifiant « temple »).

Les dieux ont besoin d'offrandes tous les jours : cet approvisionnement quotidien est appelé « rituel du culte divin journalier ». Le rituel comprend trois services : le matin au lever du soleil, à midi, et le soir au coucher du soleil. Ces services redonnent à la statue l'énergie sacrée afin que la divinité puisse continuer à l'habiter. Le service du matin est le plus complet car l'énergie divine a diminué au cours de la nuit ; c'est le seul moment de la journée où les battants du *naos* sont ouverts. Les services de midi et du soir se déroulent devant le *naos* fermé.

Le rituel du culte se déroule en plusieurs phases, connues grâce aux représentations peintes et gravées dans les temples et à des papyrus décrivant les différentes étapes. Les sources les plus complètes sont malheureusement très tardives car ce rituel n'a été représenté dans sa totalité qu'à l'époque gréco-romaine. Sur les peintures et reliefs des temples, c'est le roi qui officie car il est le seul, en tant que dieu sur terre et fils des dieux, à pouvoir rendre à la statue sa puissance divine. Toutefois, avant de communiquer l'énergie sacrée à la statue, le roi doit renouveler la sienne. Il doit donc préalablement accomplir un autre rituel : celui de la « visite du roi au temple » ou « montée royale », dont les actions sont empruntées au rite du couronnement.

Étapes de la montée royale :

- ⇒ Purification du roi par Horus et Seth (Horus et Thot à l'époque tardive lorsque Seth est mis à l'index).
- ⇒ Imposition du *pschent* par ces mêmes dieux.
- ⇒ Le roi est pris par la main par des dieux locaux mineurs et amené jusqu'au *naos* du dieu principal du temple.
- ⇒ Imposition de la couronne *atef* sur la tête du roi par le dieu principal du temple.
- ⇒ Allaitement du roi par la déesse nourricière (Mout, Nout, Hathor...)

Étapes du rituel du culte divin :

Toutes les phases du rituel sont entrecoupées d'encensements, de libations et de purification.

- ⇒ La première séquence se nomme : « Entrer pour découvrir le visage du dieu ». Le roi tient une sorte de cierge pour éclairer le Saint des Saints et s'approcher du *naos*.
- ⇒ Le roi se place devant le *naos*, mains levées vers celui-ci, pour l'adorer.
- ⇒ Le roi brise les sceaux d'argile qui ont été apposés sur le *naos* après le service matinal de la veille.
- ⇒ Le roi pose ses mains sur la statue divine, permettant ainsi au *ba* du dieu de réintégrer la statue.
- ⇒ Le roi fait au dieu le don des étoffes verte, rouge et blanche. Le don des étoffes symbolise le renouvellement des vêtements du dieu.
- ⇒ Le roi offre au dieu différents bijoux chargés également d'une valeur symbolique.
- ⇒ Le roi remet au dieu les attributs du pouvoir : couronnes, sceptres...
- ⇒ Le roi scelle le *naos* après l'avoir refermé.
- ⇒ Le roi quitte enfin le sanctuaire à reculons, en purifiant le lieu et en effaçant ses traces de pas avec un balai de palme.

Le rituel montre un échange constant entre le roi et la divinité : celle-ci donne au roi sa force et sa légitimité à travers le rite de la montée royale ; le souverain lui offre en retour de nombreux présents lors du rituel du culte divin journalier. Ces dons et contre-dons sont les fondements de la civilisation égyptienne : sans cet échange permanent entre la royauté et les dieux, Maât ne pourrait être maintenue et le pays sombrerait dans le chaos.

Les serviteurs du dieu

Le culte divin est, dans la réalité, bien plus souvent assuré par les prêtres que par le roi.

Les prêtres, en égyptien *hemou-netcher* ou « serviteurs du dieu », appartiennent à l'élite sociale car tous, même les plus humbles, sont des scribes. Ils doivent être capable de lire, d'écrire et de réciter des formules, tandis que plus de 95% de la population est analphabète.

Les titres de prêtrise obéissent à une hiérarchie, du grand prêtre au plus petit serviteur du temple. Les plus puissants sont de hauts fonctionnaires issus de la famille royale ou de familles proches du pouvoir. La prêtrise n'est pas un « métier » mais une charge honorifique. Un prêtre peut donc être en parallèle directeur des travaux, diplomate, général... Il a une femme et des enfants. Il est seulement tenu d'observer des tabous alimentaires ou sexuels avant de procéder aux rites et aux offrandes.

Le cas des animaux sacrés

L'idée selon laquelle certains animaux étaient sacrés pour les Égyptiens vient du grand nombre d'animaux momifiés découverts dans les nécropoles et du témoignage d'Hérodote. Selon l'auteur grec, lorsqu'une maison était en flamme, on sauvait le chat avant tout autre résident !

En fait, seuls quelques animaux ont été considérés comme sacrés de leur vivant. Ce sont pour la plupart des taureaux, mais aussi quelques béliers. Ils étaient vus comme l'incarnation terrestre d'un dieu. Ces animaux sont des « uniques » : choisis pour leurs marques distinctives, ils sont intronisés et deviennent l'une de ses manifestations du dieu (son *ba*) jusqu'à sa mort ; à leur disparition, les prêtres partent à la recherche d'un autre animal ayant les mêmes attributs.

Le plus célèbre d'entre eux est le taureau Apis, *ba* du dieu Ptah de Memphis. L'animal devait afficher des signes particuliers pour être reconnu par les prêtres : des taches de différentes formes sur le dos, la tête, la langue, etc. Son titre, « Apis vivant, héraut du dieu Ptah, qui porte la vérité vers celui au beau visage », confirme que l'animal n'était pas lui-même considéré comme un dieu mais comme un intermédiaire. De son vivant, le taureau Apis était élevé dans l'enceinte du temple de Ptah, et à sa mort momifié et enterré selon les rites traditionnels. Il devenait un Osiris.

Il bénéficiait également du mobilier funéraire habituel : vases canopes, amulettes, statues... ; des oushebtis à tête de taureau lui servaient de serviteurs funéraires. À partir du règne d'Aménophis III, au Nouvel Empire, les Apis ont été enterrés dans des catacombes à Saqqarah, sur un site que les Grecs ont par la suite appelé *Serapeum*.

Toutefois, la plupart des momies d'animaux ne sont pas des momies « d'unique ». Désignés sous le terme de « multiples », les chats, les chiens, les ibis, les faucons, les gazelles, les singes, les crocodiles (...) ne devenaient sacrés qu'après leur mort. Tués parfois très jeunes, ils étaient momifiés pour être offerts à la divinité : les ibis à Thot, les chats à Bastet... Ces hécatombes d'animaux étaient censées rendre les dieux plus sensibles aux prières. Au premier millénaire avant Jésus-Christ, ces pratiques se sont multipliées : les momies d'animaux ont envahi les nécropoles. Certaines tombes anciennes ont même été réutilisées comme nécropoles d'animaux. Ils étaient, en définitive, plus sacrifiés que sacrés.

LE MYTHE D'ISIS ET D'OSIRIS

Le mythe d'Osiris, dieu assassiné puis momifié et ramené à la vie, est très ancien. Dès l'Ancien Empire, les *Textes des Pyramides* y font référence. Par la suite, des contes et d'autres textes funéraires mentionnent certains épisodes mais aucun texte d'époque pharaonique n'en fait le récit complet. Il est cependant possible de reconstituer la trame générale de l'histoire, telle qu'elle devait être connue par les Égyptiens, même si certains détails ou des pans entiers de la légende ont varié au cours des siècles ou même d'une région à l'autre. La version la plus communément rapportée est celle que Plutarque compila à l'époque romaine.

Les enfants de Nout

Osiris et Isis sont frères et sœur. Ce sont les enfants de Geb, la Terre et de Nout, la voûte céleste. Ils forment avec leur famille, « l'Ennéade », c'est-à-dire les neufs dieux issus du créateur Rê d'Héliopolis.

Les autres enfants que Nout mit au monde pendant les cinq jours supplémentaires sont : Seth, Nephtys et Horus l'Ancien. Ce dernier ne doit pas être confondu avec le fils d'Isis et Osiris, Horus l'enfant, et ne joue aucun rôle dans cette version du mythe. Dans le ventre de leur mère, les quatre premiers nés forment déjà des couples : Osiris, l'aîné, prend Isis pour femme, et Seth épouse Nephtys.

Le court règne d'Osiris

Après le règne du créateur Rê, ses enfants et petits-enfants se succèdent sur le trône : Chou, Geb et enfin Osiris, premier né de Geb. Osiris gouverne l'Égypte de façon juste. Il apprend aux Égyptiens à cultiver la terre et bientôt, sous son règne civilisateur, s'organise la culture égyptienne. Mais Seth, violence incarnée, est jaloux de son frère et fomente un complot avec vingt-cinq autres conjurés. Il fait confectionner un coffre de bois magnifiquement orné, aux dimensions exactes d'Osiris et organise un banquet. À cette occasion, il présente l'objet aux convives en disant qu'il l'offrira à celui qui y logera parfaitement. Tous font mine d'essayer, et, bien sûr, personne ne remplit le coffre parfaitement. Vient alors le tour d'Osiris : à peine s'est-il allongé dans la boîte, que les conjurés se précipitent sur le couvercle, le referment et le jettent dans le fleuve.

La première quête d'Isis

Osiris disparu, c'est Seth qui monte sur le trône mais Isis, inconsolable, veut retrouver son époux. Commence alors une longue quête à travers toute l'Égypte et jusqu'à la côte libanaise où elle est accueillie à la cour du roi de Byblos. Elle y retrouve le cercueil de son époux. Elle décide alors de se réfugier dans le Delta. Là, rejointe par sa sœur Nephtys, elle tente de faire revenir Osiris à la vie. Transformées en oiselles, les deux déesses battent des ailes pour redonner à leur frère le souffle vital. Osiris est enfin ranimé, permettant à Isis de s'unir à lui et de concevoir un enfant, qui, en grandissant, pourra venger son père.

Mais Seth retrouve le corps d'Osiris et, de rage, le découpe en vingt-six morceaux. Il en cache un et confie les autres aux vingt-cinq conjurés qui les dispersent dans toute l'Égypte.

La deuxième quête d'Isis

Isis repart alors à la recherche du corps de son époux. Elle confie l'enfant Horus, qu'elle vient de mettre au monde, à la vache nourricière. Horus est élevé dans les marais, protégé de la haine de son oncle, jusqu'à ce qui puisse le traîner devant le tribunal divin. Pendant ce temps, Isis est parvenue à rassembler les morceaux épars du corps d'Osiris. Anubis et elle mettent alors au point un procédé pour reconstituer le corps d'Osiris et le maintenir intact : la momification. C'est ainsi qu'Osiris renaît à la vie, mais il ne peut plus régner sur les vivants. Les dieux lui confient le royaume, immense, de l'au-delà. Ceux qui voudront y accéder devront désormais répéter le mythe d'Osiris.

Les querelles d'Horus et Seth

Devenu majeur, Horus entreprend une guerre contre Seth pour récupérer le trône d'Égypte et venger son père. La guerre dure des siècles ; aucun ne parvient à prendre l'avantage sur l'autre. Horus décide alors de demander le jugement du tribunal divin.

Il existe plusieurs versions du jugement divin : pour certains, Seth fut tué et démembré, comme son frère. Une deuxième version raconte que le tribunal partagea l'Égypte entre Seth et Horus : le premier régna sur la Haute Égypte tandis que le second se vit confier la Basse Égypte où il avait passé son enfance. C'est ainsi qu'Horus et Seth sont tous deux chargés de l'imposition du Pschent (couronne qui réunit la couronne blanche de Haute Égypte et la couronne rouge de Basse Égypte) pendant le couronnement royal. Enfin, une troisième version dit que l'Égypte entière revint à Horus tandis que Seth n'obtint que les déserts et les pays étrangers.

Osiris, dieu agraire

Le mythe d'Osiris, mort et revenu à la vie est un des fondements des croyances religieuses égyptiennes. Cependant, si le dieu est à l'origine des rites d'inhumation, son aspect funéraire ne doit pas masquer une autre interprétation du mythe : ayant fait don aux Égyptiens des céréales, éléments essentiels de leur alimentation, Osiris est aussi un dieu agraire.

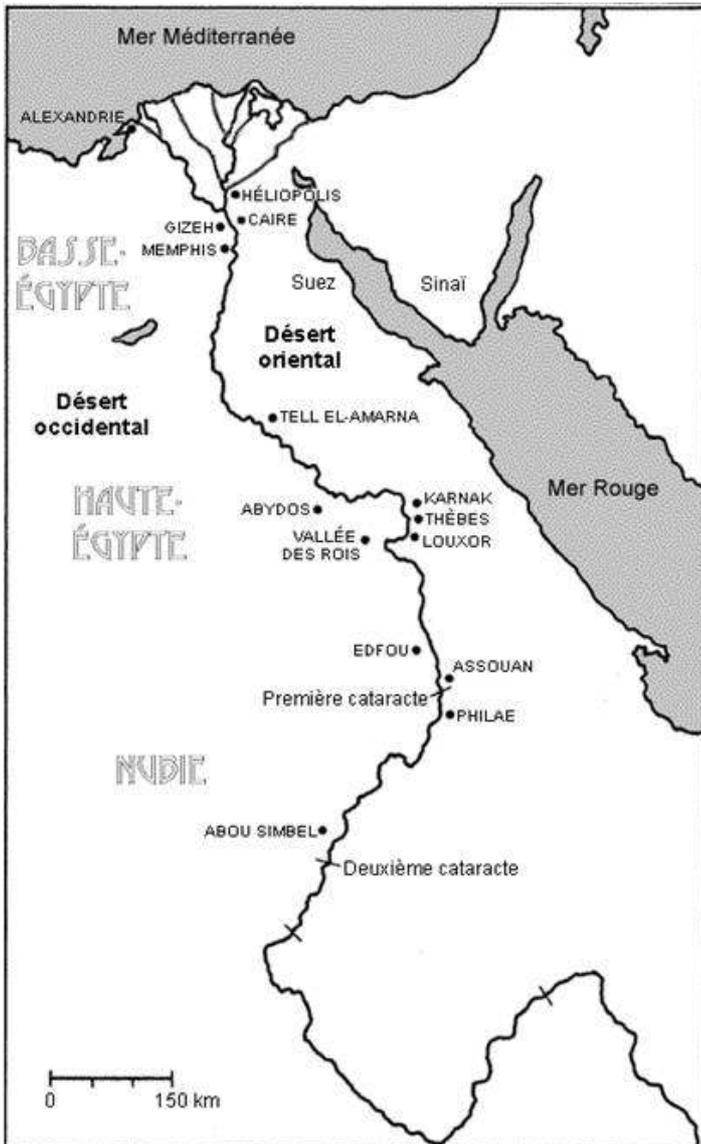
Osiris incarne le cycle éternel de la mort et de la renaissance : le cycle des saisons. C'est la graine tombée en terre et enfouie, qui renaît au printemps.

5. ROYAUTE ET PHARAON

LA HAUTE ET LA BASSE ÉGYPTE

L'organisation géographique

La différence géographique et climatique entre le Nord (le Delta) et le Sud (la vallée) a engendré le sentiment d'un « double pays » :



- La Basse Égypte, symbolisée par le lotus, couvre la région située au nord de l'ancienne résidence royale de Memphis. Elle correspond approximativement à l'actuel Delta.
- La Haute Égypte, symbolisée par le lys, s'étendait de la frontière soudanaise jusqu'au Fayoum.

Cette distinction remonte aux origines du royaume. L'État égyptien est né de l'unification du « double pays », menée selon la tradition par le roi Ménès qui ainsi mit fin au morcellement politique.

Depuis lors, le roi d'Égypte est dit « Maître des deux Terres ». Sa couronne symbolise cette union : le *pschent* associe en effet la couronne blanche de Haute Égypte et la couronne rouge de Basse Égypte.

L'organisation politique

L'organisation du territoire égyptien est pyramidale : à sa tête, le roi qui s'appuie sur les gouverneurs locaux, appelés « nomarques ». Depuis l'unification du royaume par Ménès, le pays est en effet divisé en provinces appelées nomes. Leur nombre a oscillé entre trente-huit et quarante-deux selon les périodes. Lors des périodes de crise, quand le pouvoir central faiblissait, les nomes - et donc leur gouverneur - gagnaient en autonomie.

PHARAON OU LA ROYAUTE SACREE

Pharaon, roi d'Égypte

« Pharaon » est le nom habituellement donné au roi de l'Égypte ancienne. Ce terme ne fut pourtant employé qu'à partir du Nouvel Empire. Dérivé de l'égyptien « per-aâ », qui signifie « la grande maison », il désigna à l'origine la résidence royale, puis, par extension, son occupant. Le roi est le maître absolu de l'Égypte. Il détient tous les pouvoirs - politiques, militaires et religieux - car il est à la fois le descendant et l'élu des dieux.

Pharaon, fils de Rê

Les Égyptiens donnent à la royauté une origine divine et la font remonter aux temps anciens de la Création. D'après eux, le demiurge Rê-Atoum fut le premier souverain d'Égypte, avant de confier sa charge à Osiris qui la transmet ensuite à son fils Horus.

Selon la pensée égyptienne, le prince naît donc de l'union de la reine et du dieu-solaire Amon-Rê qui, le moment venu, prend l'apparence du pharaon régnant pour se substituer à lui et concevoir le futur souverain.

Cette filiation se retrouve dans le nom des rois des premières dynasties (époque thinite), qui se présentent comme l'Horus « untel ». Ce « nom d'Horus » devint le premier des cinq noms contenus dans la titulature royale.

Les cinq noms du roi

Les noms du roi d'Égypte composent ce qu'on appelle la titulature royale. À partir du Moyen Empire, celle-ci comporte cinq noms.

L'exemple de la titulature royale de Ramsès II :

- 1-« Taureau puissant aimé de Maât »
- 2-« Qui protège l'Égypte et anéantit les pays étrangers »
- 3-« Riche en années et grand de victoires »
- 4-« Puissante est la justice de Rê - Élu de Rê », maître des Deux Terres
- 5-« Rê l'a engendré » (= Ramsès), aimé d'Amon

1- Le nom d'Horus. Ce nom rappelle la condition divine du roi, à la fois descendant et incarnation du dieu Horus. Les premiers rois ne sont connus que par leur nom d'Horus.

2- Le nom des Deux Maîtresses. Ce titre place le roi sous la protection de deux déesses : Nekhbet d'Elkab, incarnant la Haute Égypte, et Ouadjet de Bouto, la Basse Égypte.

3- Le nom d'Horus d'or. Il associe encore une fois le roi à Horus. L'or étant un matériau inaltérable, les Égyptiens pensaient que la chair des dieux en était constituée.

4- Le nom de Nesou-Bity : ce nom signifie « celui du roseau et de l'abeille ». Le roseau est le symbole de la Haute Égypte, l'abeille, celui de la Basse Égypte. C'est encore une référence double pays unifié. Ce nom de Nesou-Bity ou de « roi de Haute et Basse Égypte » est aussi appelé nom de règne car c'est celui qui servait à désigner le plus souvent le roi régnant.

5- Le nom de fils de Rê. Depuis la V^e dynastie, les rois ont voulu mettre l'accent sur la filiation du roi avec le dieu Rê-Atoum, dieu créateur dans la ville sainte d'Héliopolis. Ce nom est aussi appelé nom de naissance. C'est celui sous lequel nous connaissons la plupart des pharaons : Thoutmosis, Aménophis, Toutankhamon, Ramsès, etc. Les mêmes noms se portant d'une génération à l'autre, parfois sur plusieurs siècles, les historiens ont donné aux rois des numéros

pour les distinguer. C'est ainsi qu'il existe, par exemple, un Ramsès I^{er}, un Ramsès II, puis III, jusqu'à XI !

Seuls les deux derniers noms du roi apparaissent dans les cartouches. Ils peuvent être associés à des qualificatifs comme « maître des Deux Terres » ou « aimé d'Amon ».

La plupart des noms du roi font référence à une divinité, plaçant ainsi le souverain sous sa protection.

Ils sont en quelque sorte des vœux : le nom d'Horus d'or de Ramsès II, « Riche en années et grand de victoires », est une formule destinée à lui assurer magiquement une longue et victorieuse vie.

Les noms du roi constituent enfin à eux seuls un programme politique. À sa naissance, un prince n'a, en effet, qu'un seul nom ; c'est en accédant au trône qu'il se choisit les quatre autres, son nom de naissance devenant le nom de Fils de Rê. Ce choix n'était pas anodin, le souverain entendait ainsi donner une orientation à son règne. Deux des noms de Ramsès II sont liés à la fonction guerrière : celui des Deux Maîtresses et celui d'Horus d'or. Or, le règne de Ramsès II fut riche en conquêtes et en batailles.

Les pouvoirs du roi et son rôle

Comme le montre sa titulature, la charge royale est associée au monde divin. Le roi est à la fois l'incarnation de la divinité, un dieu sur terre, et l' élu des dieux. Il est chargé de gouverner la Création et de la protéger. Celle-ci est en effet menacée de retourner à l'état de chaos.

Dans chacune de ses actions, le roi doit se conformer à Maât, idée de justice et d'harmonie symbolisée par la déesse du même nom, portant une plume d'autruche sur la tête. Maât incarne l'ordre des choses, le bien auquel chacun doit se conformer, et que le roi doit accomplir. Ainsi, lorsqu'il combat les pays étrangers, qu'il fait offrande aux dieux, ou qu'il donne des ordres pour gouverner le pays, le roi accomplit Maât : il maintient l'Égypte dans l'harmonie de la Création.

Le roi, chef des armées et du gouvernement, est aussi, en théorie, le seul intermédiaire entre le monde des hommes et celui des dieux. Les peintures et reliefs égyptiens le montrent seul face aux dieux. Dans la réalité, les rois déléguaient leur charge à des prêtres, car le culte des dieux, sous forme de rites et d'offrandes, se déroulait tous les jours et dans tous les temples.

En théorie Pharaon est le seul prêtre de tout le royaume, celui à qui revient la charge de maintenir par les offrandes l'équilibre du monde. Les autres prêtres ne sont que des délégués. Dans chaque grand temple, les scènes d'offrande montrent d'abord le roi accomplissant la cérémonie. C'est lui qui agit dans les situations difficiles en période de famine par exemple. C'est son intervention qui ramène la crue du Nil et permet à l'humanité de survivre. Il fait le lien entre la divinité et la terre.

Les couronnes et les insignes du pouvoir royal

Dieu vivant, le roi d'Égypte arbore des coiffures et des vêtements spécifiques, que certaines divinités peuvent cependant aussi porter :

- la couronne rouge représente la Basse Égypte. Elle apparaît aussi sur la tête des déesses Oudjet et Neith.
- la couronne blanche symbolise la charge de la Haute Égypte. La déesse Nekhbet en est parfois affublée.
- l'association de ces deux couronnes, symbolisant l'union des Deux Terres, forme le *pschent*, ou « double couronne ». Le *pschent* est aussi un attribut d'Horus.

D'autres coiffures, en revanche, sont réservées au roi, comme le *némès*, que le roi arbore en dehors des cérémonies officielles et qui retombe en deux pans sur la poitrine, ou encore la couronne bleue (*khepresh*), apparue au Nouvel Empire.

D'autres vêtements et accessoires sont caractéristiques de la fonction royale : le pagne *shengyt* à queue de taureau, le sceptre *heqa* (à l'origine un long bâton de berger recourbé à son extrémité) et le fouet (sceptre *nekhakha* ou flagellum, qui ressemble à un chasse-mouche et particulièrement associé à Osiris).

LA ROYAUTE ÉGYPTIENNE

Pharaon fils de Ré

Dieu vivant, pharaon n'est pas venu sur terre comme les autres hommes : longtemps avant sa naissance, Amon-Ré a prévu ce qu'il serait. Le moment arrivé, le dieu solaire a pris la forme et l'apparence du pharaon régnant. Métamorphosé ainsi, il s'est uni à la reine. À l'appel d'Amon, Khnoum tête de bélier met en œuvre son tour de potier sur lequel il façonne une image de l'enfant et son ka, son double invisible. Heket grenouille donne vie par son souffle magique à ces personnages de terre. Les deux dieux assistent la reine pour l'accouchement. Bébé allaité par Hathor comme Horus. Quand son père meurt, Amon le présente aux autres dieux pour la cérémonie du couronnement : Seth et Horus lui offrent les couronnes de la Haute et Basse Égypte.

« Rien n'est plus étranger à un égyptien que la séparation du temple et de la monarchie »

La royauté égyptienne est une royauté sacrée. Il est, par définition, d'une essence différente de celle des mortels ce qui se manifeste entre autres par la sépulture qu'on lui réserve. Cette différence se manifeste aussi par les noms qu'on lui donne par l'idée qu'on se fait de ses origines : il est de naissance divine, conçu par une épouse terrestre certes mais fils du dieu. (Emblèmes portés et apparat l'entourant : impossible de toucher un attribut sacré pour un humain). Ce caractère divin se traduit aussi dans la façon de compter le temps : chaque époque commence et termine par le début et la fin d'un règne, lequel marque à chaque fois comme une nouvelle création.

6. LES HIÉROGLYPHES

ÉTYMOLOGIE

Le mot « hiéroglyphes » vient du grec *hieros* et *gluphein* signifiant « caractères gravés sacrés », « image sacrée ».

Les anciens Égyptiens appelaient leur écriture *medou netcher*, littéralement « paroles divines ». Selon eux, ce savoir serait un cadeau divin, il aurait été transmis aux Hommes par le dieu Thot.

APPARITION

L'histoire naît avec l'écriture. L'écriture hiéroglyphique est inventée en Égypte vers 3200 avant J.-C. À peu près au même moment, un autre système d'écriture apparaît en Mésopotamie (signes cunéiformes, géométriques). Ce sont les deux plus anciennes écritures du monde.

Les hiéroglyphes sont faits de dessins, qui n'expriment pas simplement ce qu'ils représentent mais aussi des idées qui n'ont pas de formes visibles et correspondent également à des sons suivant le principe du rébus.

Les hiéroglyphes ont permis aux Égyptiens de consigner leur propre histoire, d'établir la liste de leurs souverains, de raconter des événements, de tenir une comptabilité, de poser des règles juridiques, de rédiger des contrats d'où une importante vie sociale, économique, littéraire et scientifique...

Ce système d'écriture égyptien a été utilisé pendant près de 4000 ans. La dernière inscription en hiéroglyphes retrouvée figure dans le temple à la déesse Isis sur l'île de Philae ; elle date de 394 après J.-C. alors que l'Égypte était sous domination romaine.

À l'époque pharaonique, il existe environ un millier de signes hiéroglyphiques, dont 500 sont courants. Leur nombre a augmenté constamment car les égyptiens n'ont cessé d'en inventer.

Les premières inscriptions sont de courtes mentions : surtout des noms et des titres, des noms de produits ou denrées écrits sur des objets, stèles et vaisselles provenant de nécropoles comme celle d'Abydos en Haute Égypte. À cette époque, se constitue petit à petit l'unification politique de la vallée du Nil.

DERNIÈRE UTILISATION

Elle a été utilisée pendant près de 4000 ans. La dernière inscription en hiéroglyphes dans le temple à la déesse Isis sur l'île de Philae date de 394 après JC alors que l'Égypte est sous domination romaine. Au cours des siècles, le nombre des caractères a augmenté, jusqu'à atteindre environ 5000. À l'époque, l'écriture courante est dérivée de l'alphabet grec.

COMPOSITION

Il faut garder à l'esprit que l'écriture, surtout dans un contexte officiel, religieux ou funéraire, garde toujours cette fonction magique.

L'écriture est sans doute née en Égypte vers 3200 avant J.-C. On ne peut distinguer, comme pour l'écriture cunéiforme proche orientale qui naît à la même période, des étapes bien précises de création. L'écriture égyptienne à son apparition semble d'emblée s'organiser de la même façon

qu'elle le fera pendant pratiquement quatre millénaires. Les signes en sont des dessins plus ou moins réalistes ou stylisés de personnages, d'animaux, de partie du corps humains ou de corps animal ...

Chaque signe peut à la fois être l'idéogramme de ce qu'il représente (le signe *chouette* vouloir dire le mot " chouette ") ou pour un son (pour la chouette, le son " m "). L'écriture égyptienne est donc à la fois phonétique et idéographique. L'écriture phonétique ne prend en compte (comme dans les écritures sémitiques : arabe, hébraïque...) que les consonnes et les voyelles fortes (alef, aïn, w, y, i). Nous ne savons donc pas exactement comment se prononçaient les mots égyptiens mais il est possible d'en avoir une idée : en effet, la langue des anciens égyptiens, dont le copte est le lointain descendant, est une langue de la famille chamito-sémitique (grande famille comprenant les langues berbères et les langues sémitiques) ; on peut donc la comparer avec ces langues.

Les hiéroglyphes sont faits de dessins stylisés (têtes humaines, oiseaux, animaux divers, plantes et fleurs), qui ne désignent pas simplement ce qu'ils représentent (un taureau = un taureau) mais expriment aussi des idées qui n'ont pas de formes visibles et peuvent également correspondre à des sons, suivant le principe du rébus (chat + grain = chagrin).

Ce système qui peut tout exprimer, est très complet et rend compte à peu près complètement de la langue parlée. Il renvoie à des abstractions et des réalités concrètes.

Les trois types de signes que l'on trouve sont :

- les idéogrammes : le dessin exprime un mot qui n'est pas forcément ce que le dessin représente ; il est parfois accompagné d'un complément phonétique ; une combinaison de signes exprime une **idée**.
- les phonogrammes : des dessins transcrivant un ou plusieurs **sons** (uniquement les consonnes car les égyptiens n'écrivent pas les voyelles)
- les déterminatifs : des signes **muets** qui servent à préciser le sens d'un mot ou la catégorie à laquelle ils appartiennent.

La plupart des hiéroglyphes sont représentés de profil ; cependant certains détails peuvent apparaître de face...

Le système peut se lire :

- sur les papyrus, de droite à gauche, en lignes ou en colonnes
- sur une stèle, une sculpture ou le mur d'une tombe, ils sont parfois aussi être écrits de gauche à droite pour des raisons de symétrie
- dans les deux sens éventuellement, car les hiéroglyphes regardent toujours dans le même sens que le personnage auquel ils se rapportent et dans certains cas, on trouve côte à côte les deux directions.

Les hiéroglyphes ne sont pas simplement une légende à un dessin : scènes et hiéroglyphes constituent à la fois l'inscription et la représentation ; c'est un art total. Non seulement ils se lisent, mais ils s'envisagent aussi pour leur beauté graphique.

Ce système a aussi ses limites : les Égyptiens ont constaté qu'il était peu pratique dans la vie de tous les jours, et ont entrepris une simplification pour les tracer plus rapidement : ce fut l'écriture **hiératique** mais les hiéroglyphes ont été conservés, notamment sur les monuments. Plus tard, apparut une version encore plus simplifiée : l'écriture **démotique** qui cessa d'être utilisée au IV^e siècle après J.-C. Le Copte est le dernier stade de l'évolution de l'ancienne langue des pharaons.

Dès lors, la connaissance de cette écriture se perd complètement ; il faudra attendre le XIX^e siècle pour que le savant français Jean-François Champollion parvienne à les déchiffrer à partir de la pierre de Rosette, stèle découverte par un officier français en 1799 à proximité de Rosette et conservée de nos jours au British Museum.

Les scribes faisaient partie de la minorité de la population qui savait lire et écrire, d'où leur statut supérieur enviable.

CATÉGORIE DE SIGNES

* **Les signes phonétiques** qui peuvent être *unilitaires* (un signe = un son. Ex. la chouette = “ m ”), *bilitaires* (= deux sons : ex. la voûte céleste = “ p t ”, qui se lit “ pèt ”, car on fait comme s’il y avait un “ e ” entre les consonnes), ou *trilitaires* (= trois sons : ex. le scarabée “ kh p r ” : “ khépèr ”). Ces signes servent à écrire les mots en dehors de toute notion idéographique.

* **Les signes idéographiques**

* **Les déterminatifs** qui s'écrivent à la fin du mot, ne se prononcent pas mais servent à clarifier le sens : ex. à la fin d'un nom de personne, on met le déterminatif de l'être humain (un petit bonhomme si c'est un homme, une petite femme si c'est une femme), il y a un déterminatif du roi, du dieu, du bovidé, du vase... des jambes déterminant les verbes de mouvement...

Il faut surtout bien se mettre dans la tête, comme le disait Champollion que chaque signe peut avoir les trois fonctions, et c'est d'ailleurs le cas de la majorité des hiéroglyphes.

Par exemple, le signe du scarabée, veut dire scarabée, mais cet animal, qui roule son excrément devant lui, dans lequel croît sa larve, pousse son devenir, sa renaissance. Il a donc été assimilé au soleil levant : au lieu d'une boule d'excréments, c'est le disque solaire qu'il pousse.

Khepri est le nom du soleil du matin. C'est le même mot que le verbe *khépèr* signifiant “ devenir ”. Il est utilisé comme phonogramme pour les mots contenant le son *khépèr* ; la plupart de ces mots d'ailleurs induisent l'idée du devenir. Le signe de vie *ankh*, est au départ un nœud de sandale, utilisé comme déterminatif pour la notion de “ se lier à un serment ” qui se dit *ankh*, les égyptiens ont donc utilisé le nœud de sandale pour écrire un homophone *ankh* : la vie.

C'est parce que les hiéroglyphes sont à la fois phonogrammes et idéogrammes qu'ils gardent leur efficacité magique. Certains signes ne doivent pas être employés dans des contextes bien précis (ex. le signe du poisson qui a mangé le sexe d'Osiris, dans un rituel associé à ce dieu). Il arrive aussi souvent que des signes soit “ mutilés ” : ex. celui du cobra, dans un texte funéraire, pour que le serpent n'attaque pas le défunt.

7. VIE, MORT ET MOMIFICATION

LA VIE ET LA MORT : UNE VISION DE L'AU-DELÀ

Pour les Égyptiens, la mort est un passage vers la vie dans l'au-delà mais elle est dangereuse : elle marque la dispersion des composantes de la personnalité.

Les cinq composantes de la personnalité

Selon la pensée égyptienne, l'individu est en effet composé de cinq éléments généralement solidaires toute la vie :

- Le corps, garant de l'existence physique mais voué au pourrissement
- Le nom, sans lequel l'individu perd son identité et disparaît à jamais
- Le *ka* ou énergie vitale de l'individu, lié au désir alimentaire et sexuel
- Le *ba*, entité plus mobile capable d'aller et venir entre le monde des morts et des vivants
- L'ombre, sorte de double associé au cadavre qu'il régénère et alimente.

Seuls la momification et les rites funéraires vont permettre au défunt de recouvrer l'intégrité de sa personnalité. Une fois le corps embaumé, les funérailles permettent au défunt de retrouver ses sens et le souffle. Il peut dès lors recommencer à boire et se nourrir grâce aux offrandes réelles ou figurées dans sa tombe. Le souvenir de son nom est entretenu par les inscriptions disposées en plusieurs endroits ou lues dans le cadre du culte funéraire. Des formules magiques lui permettent enfin de surmonter les périls de l'au-delà.

« Sortir le jour » et « ne pas marcher sur la tête »

Les Égyptiens espèrent une seconde vie identique à la première, et si possible meilleure grâce aux serviteurs funéraires.

Le défunt veut en effet pouvoir se nourrir comme les vivants et ne pas faire de choses « étranges » : il craint par exemple de rester confiné dans sa tombe pendant la journée et d'être condamné à errer la nuit comme un fantôme. Il doit donc réciter des formules pour profiter du souffle vital, ne pas être dévoré par les nombreux génies qui hantent l'au-delà, « ne pas marcher sur la tête »... et surtout, peur suprême, « ne pas mourir une seconde fois » car cette deuxième mort serait un anéantissement définitif.

Le destin de l'âme dans l'au-delà

Après les funérailles, le défunt doit subir une épreuve décisive : le jugement de son âme au tribunal d'Osiris.

Conduit sur sa barque funéraire par Anubis à travers le royaume des morts, le défunt est confronté à de multiples dangers qu'il surmonte en prononçant incantations et formules magiques.

Dans la salle de Justice, Osiris préside la cérémonie de la pesée du cœur. Anubis dépose le cœur du défunt, siège de la conscience, sur le plateau d'une balance ; une plume symbolisant Maât, la déesse de la vérité et de la justice, est placée en contrepoids. À ses côtés, Thot, le dieu des scribes, se prépare à consigner par écrit le résultat du jugement.

Le défunt énumère alors tous les fautes qu'il n'a pas commises dans sa vie terrestre : c'est la confession négative. Si le cœur, lourd de péchés, pèse plus que la plume, le défunt est avalé par la "Grande dévoreuse", monstre hybride. C'est la mort définitive.

Si, au contraire, le cœur est plus léger que la plume, le défunt est déclaré pur et « juste de voix ». Il peut accéder aux jardins d'*lalou*, domaine paradisiaque.

LA MOMIFICATION

L'idée d'embaumer les cadavres est probablement née de l'observation du phénomène naturel qui voit les corps « spontanément » momifiés par la chaleur et la sécheresse du sable.

Indissociable du désir d'immortalité qui impose la préservation du corps physique, le principe de momification s'est développé parallèlement à la diffusion du mythe d'Osiris. Le dieu étant considéré comme le premier momifié, le rituel d'embaumement permettait l'identification du défunt à Osiris et lui offrait ainsi toutes les chances d'une renaissance à l'état divin.

Une mise au point technique lente et progressive

Les premières momies apparaissent vers 3000 avant J.-C. L'embaumement n'est alors accessible qu'aux classes supérieures de la société.

Comprenant que la décomposition du corps commence par les viscères, les Égyptiens les retirent de l'abdomen, les enveloppent individuellement et les ensevelissent dans la tombe. Ce n'est que plus tard que ces paquets seront placés dans des vases dits canopes, un par organe. Ces vases présentent des couvercles à l'effigie des quatre fils d'Horus : Amset (l'homme) pour le foie, Hâpi (le babouin) pour la rate, Douamoutef (le chacal) pour les poumons et Kébehsénouf (le faucon) pour l'intestin. Le cœur, centre de la pensée et des émotions, reste en place dans le corps.

La maîtrise de l'embaumement est atteinte au Nouvel Empire. Une frange plus large de la population y a désormais accès. Les périodes suivantes ne connaissent pas de réels changements : la momification se caractérise alors surtout par les variations dans la qualité de l'embaumement, ajustée aux moyens financiers des familles. Une des nouveautés réside dans l'apparition d'une substance noirâtre dont le corps est enduit, souvent désignée comme du bitume : son nom perse, « *mumiya* », a donné notre mot « momie ».

Les époques grecque et romaine parachèvent la démocratisation de cette pratique : les couches les plus modestes de la population accèdent enfin à la momification.

Les étapes de la momification

Les textes décrivant avec précision les techniques de momification sont peu nombreux et surtout tardifs, mais ils retracent probablement des pratiques déjà en cours au Nouvel Empire. C'est l'historien grec Hérodote, venu en Égypte vers 450 avant J.-C., qui fournit la description la plus complète. Bien que peu fiable, son témoignage concorde cependant globalement avec l'étude scientifique des momies et demeure ainsi une source précieuse pour les égyptologues.

La momification, assurée par des prêtres spécialisés, se déroule en un lieu unique : le *per nefer*, la « belle maison », ou la *ouâbet*, la « place pure ». La durée des opérations peut durer jusqu'à soixante-dix jours. Au terme des opérations, le matériel ayant servi à l'embaumement et les résidus organiques sont enterrés près de la tombe.

Une fois préparé, le corps est recouvert de bandelettes en une succession d'enroulements minutieux au cours desquels des amulettes sont glissées entre les linges maintenus en place par des résines. Le rituel s'achève par la pose de la parure, essentielle car elle apprête le défunt pour l'éternité. La momie est ensuite placée dans un sarcophage qui la protégera pour l'éternité.

8. SARCOPHAGES ET MASQUES

LES SARCOPHAGES

Une maison pour l'éternité

Les plus anciens sarcophages remontent à la 2^e dynastie mais ce sont alors des coffres de bois encore grossiers. Les premiers cercueils royaux retrouvés intacts, souvent en albâtre et au décor imitant l'architecture, datent de l'Ancien Empire. Ils sont réservés aux seuls rois et très hauts dignitaires. Très bientôt, ils s'ornent d'inscriptions donnant le nom et les titres du propriétaire. Au Moyen Empire, Les textes se développent et se diversifient. L'intérieur des cuves de bois se couvre de frises d'objets, de formules d'offrandes et de textes funéraires : les *Textes des Sarcophages*.

Une seconde enveloppe corporelle

Au cours de la 2^e Période intermédiaire, le sarcophage prend la forme du défunt, qui semble protégé par les ailes peintes des déesses Isis et Nephtys. Puis le cercueil prend l'apparence d'une momie aux traits du défunt. Entre les bandes du linceul représenté, on distingue des scènes funéraires ou des effigies divines, souvent accompagnées de textes dérivés du *Livre des Morts*. Ces vignettes seront les seules représentations sur les sarcophages de la période tardive.

La momie elle-même peut être recouverte d'une planchette plate recevant les mêmes ornements qu'un couvercle de sarcophage. On aboutit ainsi parfois à un système d'emboîtements successifs, comme une poupée gigogne.

LES MASQUES FUNÉRAIRES

Le masque funéraire est une protection complémentaire destinée à donner au défunt une apparence divine. Posé directement sur la momie, il peut être confectionné dans différents matériaux. Il se distingue des visages de bois fixés sur le sarcophage lui-même, que l'on appelle souvent de manière ambiguë « masque de sarcophage ».

Un visage de bois ou d'or

Apparu au Moyen Empire, le masque funéraire fige le mort dans une sérénité et une jeunesse éternelles, un visage idéal qui l'assimile au dieu Osiris. Quel que soit le sexe du défunt, le masque est doté de la barbe postiche enroulée du dieu. Il est façonné en or pour les rois, en bois doré pour les riches particuliers afin d'évoquer la chair d'or des dieux.

L'apparition du cartonnage

Au 1^{er} millénaire avant J.-C. la démocratisation des pratiques funéraires entraîne la recherche de matériaux peu onéreux : le bois, rare et coûteux, est délaissé au profit du cartonnage, confectionné en collant plusieurs couches de papyrus recouvertes d'enduit peint. La forme du masque évolue : il est souvent prolongé d'un plastron peint couvrant la partie supérieure du tronc ou même la totalité du corps.

Des « portraits » en stuc

L'époque romaine voit l'apparition du masque en stuc, également doté d'un plastron fixé sur la momie par des lanières. Mais le défunt ne cherche plus à ressembler à Osiris : il arbore désormais une coiffure et une tenue vestimentaire au goût de son époque. Les visages, plus réalistes, trahissent l'influence des portraits sculptés contemporains. Les yeux sont parfois incrustés pour restituer l'intensité du regard. Les traces de dorure témoignent toutefois de la permanence des traditions funéraires égyptiennes.

9. LA TOMBE

LA TOMBE, DEMEURE D'ÉTERNITÉ

Les Égyptiens imaginent la vie dans l'au-delà comme leur existence terrestre, avec les mêmes besoins. Ils prévoient donc de leur vivant de rassembler dans leur tombe tous les éléments nécessaires à leur subsistance dans l'au-delà : de quoi se nourrir, boire, respirer, se promener. Redoutant de perdre leur identité, ils font en outre inscrire leur nom en plusieurs endroits de la tombe et apparaissent sous la forme de statues, sur les bas-reliefs, les peintures et une stèle. Ils s'entourent enfin de textes funéraires dont les formules sont autant de protections contre les dangers de l'au-delà.

Le mobilier funéraire

Le défunt est inhumé avec un mobilier quotidien : meubles, vêtements, éléments de parure, nécessaire de toilette et de maquillage, onguents et parfums versés dans de petits vases, vaisselle ou encore objets évoquant des activités et des métiers... Ceux-ci montrent parfois des traces d'usure suggérant leur utilisation du vivant du disparu.

Placés auprès du défunt non comme souvenir de la vie terrestre mais pour servir dans l'au-delà, ils s'enrichissent également d'une symbolique liée aux idées de renaissance et d'immortalité.

D'autres objets, strictement funéraires, accompagnent le défunt dans sa tombe et n'ont d'utilité que dans ce contexte. Leur nature a évolué au cours des siècles.

À la 1^{ère} Période intermédiaire et au Moyen Empire, des modèles, sortes de maquettes montrant des scènes de la vie quotidienne, sont déposés dans les tombes les plus riches. Ils présentent des personnages chargés du ravitaillement et de la distraction du défunt.

De nombreux serviteurs funéraires accompagnent le défunt dans sa tombe : au Moyen Empire, ils prennent la forme de statuettes, comme les concubines, les porteuses d'offrandes ou encore les *oushebtis*...

Le décor de la tombe, passeport pour la survie dans l'au-delà

Le décor de la tombe traduit les croyances funéraires des Égyptiens. Il n'est pas la simple illustration des activités terrestres ou de la vie passée du mort.

À l'origine, le culte funéraire mené par des prêtres ou les proches fournissait au défunt, aliments et boissons nécessaires à sa survie. Pour éviter leur épuisement, les Égyptiens ont recouvert les parois des tombes de représentations et d'inscriptions de toutes ces provisions et de leur moyen de production (semences, pêche...). La simple lecture de ces images et de ces textes permettait au défunt de donner vie à ces offrandes virtuelles.

Ce type de décoration murale prend un caractère fastueux au Moyen Empire. Au début du Nouvel Empire, des scènes d'une inspiration nouvelle voient le jour : les funérailles et des épisodes de la vie du défunt sont désormais représentés. Elles illustrent souvent les hautes charges administratives du mort. L'époque des Ramsès (19^e dynastie) marque un tournant : les antiques scènes d'approvisionnement alimentaire disparaissent progressivement au profit de thèmes exclusivement religieux. Cette tendance s'accroît aux périodes suivantes ; les scènes funéraires

et les images des dieux, dont le défunt espère s'attirer les faveurs, se multiplient. Après la Basse Époque, elles perdent peu à peu leur sens initial pour s'adapter à la mentalité des envahisseurs, avant de complètement disparaître.

LA TOMBE DE NAKHT

Copie des fresques de la partie gauche du vestibule

Nouvel Empire (vers 1400 avant J.-C.), sous le règne d'Aménophis II (18^e dynastie).

Copie grandeur nature réalisée en 1968 par Claude Bassier.

Le scribe Nakht n'est connu que par sa tombe, découverte en 1889 à El-Gournah, près de Thèbes. D'après les inscriptions, l'homme servait au temple d'état d'Amon-Rê à Karnak. Il n'occupait vraisemblablement qu'un poste mineur si l'on se fie à la taille modeste de sa sépulture mais celle-ci fait partie des plus belles tombes mises au jour dans ce site.

Caractéristique des tombes nobles, le décor devait apporter au mort tous les aliments et divertissements nécessaires à sa vie dans l'au-delà afin de lui assurer une subsistance éternelle.

La paroi gauche du vestibule montre le défunt et son épouse devant un amoncellement d'offrandes sur lesquelles Nakht verse la myrrhe et l'encens. Derrière eux, des scènes agricoles déployées sur plusieurs registres sont censées lui fournir des vivres dans l'au-delà. Les noms d'Amon-Rê, Rê-Horakhty, Osiris, Hathor et Anubis, dieux destinataires de la cérémonie, sont inscrits au-dessus de la tête du couple.

Le mur suivant laisse apparaître une « fausse porte » : elle permet au défunt de sortir du caveau pour consommer les offrandes déposées dans le cadre du culte funéraire ou, symboliquement, par les six porteurs agenouillés, chargés de lui fournir pain, bière, eau, vin, vêtements et onguents. Au registre inférieur, deux femmes à la tête surmontée d'un arbre personnifient la fertilité.

La paroi de droite, lacunaire, pourrait représenter les festivités accompagnant les funérailles ou celles de la fête annuelle thébaine appelée « Beau festival de la Vallée ». Dans le registre bas, le fils du défunt fait une offrande à ses parents.

10. ÉPOQUE GRÉCO-ROMAINE

En 332 avant J.-C., Alexandre le Grand, roi de Macédoine, conquiert l'Égypte alors sous domination perse. Reçu en libérateur, il est couronné à Memphis, l'antique capitale, et proclamé « fils d'Amon », obtenant ainsi une légitimité incontestable. Alexandre impose sa suprématie et fonde Alexandrie, « nouvelle Athènes » du monde méditerranéen.

À la mort du conquérant, ses généraux se partagent son empire : Ptolémée, fils de Lagos, obtient l'Égypte et devient lui-même pharaon.

À la suite à la bataille d'Actium (31 avant J.-C.), Cléopâtre VII, souveraine d'Égypte et descendante de Ptolémée, cède devant Octave, futur premier empereur romain sous le nom d'Auguste : l'Égypte devient une province de Rome.

Malgré la domination étrangère, l'Égypte conserve ses coutumes et ses croyances. Les nouveaux maîtres de l'Égypte ont en effet l'habileté politique de les respecter afin d'asseoir leur pouvoir récent et de s'assurer le contrôle d'un pays à la culture millénaire. Sous les Ptolémées et les Romains, même si ces derniers sont moins conciliants, de nouveaux temples sont construits, agrandis, restaurés ; la momification et le culte des dieux traditionnels se maintiennent ; des empereurs romains se font eux-mêmes représenter sous les traits de pharaon.

Les communautés fraîchement établies en Égypte ayant importé leurs divinités, les religions égyptiennes, grecques et romaines entrent en contact.

Par le phénomène appelé « syncrétisme », déjà familier du monde égyptien, des divinités aux attributions équivalentes fusionnent : Amon est ainsi assimilé à Zeus/Jupiter ; Thot à Hermès... Sérapis, créé par les Ptolémées et déjà mélange d'Osiris et d'Apis, est choisi comme dieu universel par les Romains qui enrichissent sa personnalité des caractères de Zeus et d'Hélios. Femme d'Osiris-Sérapis, Isis devient à son tour une déesse vénérée au-delà des frontières de l'Égypte, y compris à Rome ; elle est assimilée à plusieurs divinités gréco-romaines. Les dieux égyptiens, grecs et romains se sont donc confondus peu à peu, formant un parallèle évident avec l'intégration progressive des colons.

Le syncrétisme religieux est perceptible dans les nombreuses figurines divines produites, particulièrement à l'époque romaine, images qui associent couramment des symboles empruntés aux différentes cultures.

11. ÉPOQUE COPTE

L'époque copte désigne la civilisation qui s'est développée en Égypte entre le III^e et le VII^e siècle avec la christianisation progressive du pays. Le terme, d'origine grecque mais bâti sur une déformation du mot « aigúptios », s'applique de nos jours aux Égyptiens de confession chrétienne.

Le christianisme s'est diffusé précocement en Égypte. Légendairement évangélisé par l'apôtre Marc, le pays voit le nombre de chrétiens s'accroître significativement au III^e siècle. Cette progression s'accompagne pourtant de persécutions, particulièrement à compter de 284, sous le règne de Dioclétien, qui marque le début de « l'ère des Martyrs » pour l'Église copte.

L'Égypte est, avec la Syrie et la Palestine, le berceau du monachisme. Si de nombreux ermites comme saint Antoine se retirèrent dans le désert, d'autres croyants comme saint Pacôme, préférèrent s'organiser en communautés : ils sont à l'origine de la vie monastique.

La conversion au christianisme de l'empereur romain Constantin, qui proclame en 313 la liberté de culte, puis l'interdiction du paganisme par Théodose en 392, favorisent les conversions : au début du V^e siècle, la population égyptienne a très largement embrassé la foi chrétienne, même si quelques foyers païens subsistent encore. Ce n'est par exemple qu'au milieu du VI^e siècle que le temple de Philae dédié à Isis est définitivement fermé.

En 451, le concile de Chalcédoine condamne le monophysisme, doctrine niant la double nature du Christ. Cette décision, portée par l'Église byzantine, est rejetée par les Coptes et aboutit à la séparation entre les deux Églises. Le sentiment d'appartenance nationale s'incarne alors dans l'Église copte et le rejet des Byzantins. Offrant la tolérance religieuse, les Arabes ne rencontrent donc qu'une faible résistance lorsqu'ils prennent le contrôle du pays en 641.

Le succès du christianisme réside sans doute dans la croyance en la survie de l'âme et l'espoir d'une vie après la mort, concepts déjà présents dans le mythe osirien. Des témoignages de l'époque copte suggèrent d'ailleurs la permanence d'anciennes coutumes : les portraits funéraires semblent être ainsi les héritiers lointains des masques de sarcophage. Sur le plan iconographique, les représentations d'Isis allaitant le jeune Horus auront peut-être joué un rôle dans l'élaboration de l'image chrétienne de la Vierge à l'Enfant. Les ustensiles de la vie quotidienne enfin, comme les lampes à huile, ont peu évolué ; néanmoins, les objets timbrés d'une croix ou les ampoules de saint Ménas émanent clairement de milieux chrétiens.

12. ÉPOQUE ISLAMIQUE

Après ses victoires sur les Perses sassanides et sur les Byzantins (636) qui lui ont ouvert les portes de l'Irak et de la Syrie, le calife Omar s'engage à l'ouest. Les Arabes s'emparent de l'Égypte en 641. Ils s'installent à Fostat, au sud d'Alexandrie, noyau d'origine de l'agglomération du Caire. La religion musulmane s'implante dans le pays, mais la langue copte est pratiquée couramment jusqu'au XIII^e siècle.

L'Égypte reste pendant plus de deux siècles une province d'empire, fournissant les produits de son agriculture à Damas l'Omeyyade puis à Bagdad, capitale des Abbassides. Elle passe ensuite sous l'autorité des Fatimides, venus de l'actuelle Tunisie où ils se sont établis au début du X^e siècle avant de conquérir toute l'Afrique du Nord. Le règne des Fatimides (969-1171) marque l'apogée de l'Égypte médiévale : carrefour commercial, foyer d'études pour les sciences anciennes telles que philosophie, astronomie, médecine ou mathématiques, elle se distingue aussi par sa tolérance religieuse.

La conquête de Saladin en 1171 clôt une période de troubles qui avait favorisé en 1167 l'arrivée au Caire des Francs, accrochés à la côte palestinienne depuis la prise de Jérusalem en 1099. Les Ayyoubides règnent en Égypte jusqu'en 1250. Ils sont détrônés par les Mamelouks qui reprennent également la Syrie franque et font barrage à l'avancée des Mongols en 1260. Leur règne est d'abord marqué par une grande prospérité qui se manifeste notamment par une intense activité architecturale. Une terrible épidémie de peste ravage le pays en 1348 ; des querelles de succession entretiennent ensuite l'instabilité, jusqu'à l'arrivée des Ottomans au Caire en 1517.

L'artisanat d'art prospère dans l'Égypte médiévale au même titre que dans les autres pays du monde arabe. Le travail du verre, de l'ivoire, des textiles et des métaux produit des objets raffinés, qui font l'objet d'un actif commerce dans tout le bassin méditerranéen. Les Croisades favorisent également l'arrivée en Europe occidentale de nombreux objets, dont la préciosité les destine aux trésors des princes ou des églises. En Limousin, le trésor de Grandmont possédait plusieurs reliquaires dotés de récipients en cristal de roche d'origine fatimide : ainsi sur le reliquaire d'Arnac-la-Poste, un surprenant petit flacon en forme de poisson ; ou encore la burette de Milhaguet, dont le cristal gravé d'un aigle, enchâssé dans une monture d'argent niellé, repose sur un pied postérieur en cuivre gravé, de facture limousine.

Ces objets ont également exercé une influence sur l'art européen, notamment sur l'émail champlevé limousin. On trouve en effet sur de nombreux émaux un décor d'« inscriptions pseudo-coufiques » imitant l'écriture arabe. On ne peut manquer non plus de relever la similitude entre le métal incrusté, pratiqué d'Égypte en Iran, et l'émail champlevé, dont le décor est apposé sur un support métallique préalablement creusé d'alvéoles destinées à recevoir la poudre colorée.

13. LEXIQUE PARTIEL

ABYDOS

Ville de Haute-Égypte où les rois de la 1^{ère} dynastie firent construire leurs tombes.
À la fin de l'Ancien empire, la ville devint un lieu de pèlerinage au dieu Osiris très populaire.

AMULETTES

Les amulettes sont de petits objets porte-bonheur. Pour les Égyptiens anciens, elles avaient le pouvoir de les protéger, vivants ou morts.

ANKH

Nœud, symbole de la vie, substitut de la croix chrétienne.

APOTROPAÏQUE

Qui protège contre le mauvais sort.

BYSSOS (Le)

Toile de lin utilisé pour la parure des statues de culte et pour les vêtements des prêtres. Étoffe de luxe est l'un des principaux produits d'exportation du commerce lagide.

CANOPE

Vases au nombre de quatre destinés à contenir les viscères momifiés et placés sous la protection des quatre génies « fils d'Horus »...

CARTONNAGE

Enveloppe de la momie faite soit de papyrus soit de tissus agglomérés et recouverts d'une mince couche de stuc (enduit)...

CHORA (La)

Vallée du Nil.

DJED

Pilier en forme de tronc qui symbolise la colonne vertébrale d'Osiris tué par son frère Seth. Il est aussi le symbole de la stabilité et de l'harmonie de l'Univers.

ESCHATOLOGIE

Science des fins dernières de l'homme.

GNOSTICISME

De culture copte, ce mouvement religieux s'est implanté en Égypte et y a prospéré du II^e au V^e tout en adoptant langue et écriture coptes, tout comme le manichéisme. Nébuleuse de courants spirituels syncrétistes nés en marge du judéo-christianisme au II^e, en Syrie-Palestine et en Égypte. Vision dualiste opposant monde matériel décevant, trompeur et pétri de mal au monde de la lumière divine, immatériel. La gnose consiste à entendre l'appel des envoyés de celui-ci (dont Jésus mais un Jésus docète, une apparence d'homme), à se détourner de la matière.

HIÉROGLYPHES

Décryptés par Jean-François Champollion (1790-1832) en 1822 grâce à la *Pierre de Rosette* trilingue (hiéroglyphique, démotique et grec). Avant lui, les savants Nicolas Claude Fabri de Peiresc (1580-1637), Athanase Kircher (1602-1680), Jean-Jacques Barthélémy (vers 1750), Jörgen Zoega (né en 1755) ou Paul-Ernst Jablonsky (XVIII^e) avaient reconnu l'identité entre l'égyptien ancien et le copte.

LOTUS

Le lotus avait une valeur symbolique très forte pour les anciens Égyptiens. Appelé « fleur d'Isis » ou nénuphar rouge, le lotus était aussi appelé « fleur du commencement ». En effet, cette fleur a la caractéristique de se refermer et de s'enfoncer dans l'eau au crépuscule pour réapparaître à la surface chaque matin. La forme des fleurs et des boutons fut utilisée pour les chapiteaux de colonnes et comme motif ornemental.

MANICHÉISME

De culture copte, ce mouvement religieux s'est implanté en Égypte et y a prospéré du II^e au V^e tout en adoptant langue et écriture coptes, tout comme le gnosticisme.

MELKITES (Les)

C'est-à-dire les royalistes, comme on les appellera pour railler leur soumission à l'empereur byzantin : favorables aux formulations du concile de Chalcédoine contrairement à l'église copte. Ils forment petit à petit une communauté "orthodoxe" sans doute d'origine grecque mais pas intégralement. Très affaiblie à partir du Moyen-Âge, elle s'est enrichie plus récemment d'apports levantins et hellènes. Depuis le XVIII^e, elle s'est scindée en un patriarcat grec-orthodoxe d'Alexandrie et un patriarcat grec-melkite-catholique, uni à Rome.

MENAT

Il s'agit du collier de la déesse Hathor. Il se compose de deux parties : le collier de perles orné d'une tête de divinité et le contrepoids fixé dans le dos pour retenir le collier.

MUMMIA

Produit noir de composition chimique variable (résines, bitume) à l'origine de notre mot « momie ».

NATRON

Carbonate hydraté naturel de soude, recueilli principalement dans deux régions d'Égypte : le Ouâdi el-Natroun et la vallée d'E-khab. Ce produit tenait une place importante dans la pensée égyptienne comme en témoignent les dix termes qui servaient à le désigner. Il est utilisé pour l'hygiène, la fabrication de la faïence et la dessiccation des corps lors de l'embaumement.

OSTRACON un, OSTRACA des

Tessons de poteries ou morceaux de calcaire servant de support à l'écriture hiéroglyphique. Le papyrus était beaucoup plus cher.

OUÂBET

Littéralement « la place pure », où se déroule la momification. Petit édifice précédé d'une cour puis pavillon léger démontable transporté par les embaumeurs au gré de leur travail, contenant un lit de pierre aux faces latérales en forme de lion debout, avec au pied un bassin destiné à recueillir les liquides lors de l'embaumement.

OUDJAT

Œil d'Horus, symbole d'intégrité du corps et de protection, fréquemment représenté sur les sarcophages ou sous la forme d'amulette.

OUSHEBTI

Statuette funéraire figurant le défunt sous la forme d'une momie (attitude dite osirienne). Placées dans les tombes à partir du Moyen Empire, ces figurines étaient chargées d'assurer les corvées dans l'au-delà à la place du mort. Du nom du bois *chaouab* dans lequel elles étaient fabriquées. *Oushebti* signifie « celui qui répond ».

PACHOME (saint)

Promoteur du cénobitisme égyptien. Dans sa règle monastique se retrouvent d'évidentes réminiscences de la tradition sapientiale pharaonique.

SISTRE

Instrument de musique qui produit un bruit de crécelle. Il est un des attributs de la déesse Hathor. Il est essentiellement manipulé par des femmes ou Pharaon pour apaiser la colère des déesses dangereuses.

SPHINX

Statue avec un corps de lion couché et une tête de pharaon. À l'origine, il est l'image de Pharaon sous son aspect divin. Il symbolise la puissance et la domination.

TAPHONOMIQUE

Qui a trait aux processus qui régissent la conservation ou la destruction des restes biologiques, notamment des cadavres.

TARICHEUTES

Embaumeurs qui prononçaient lors de chaque acte une formule rituelle.

TEXTES FUNÉRAIRES

Ces textes avaient une fonction magique : ils donnaient au défunt les moyens d'éviter les dangers de l'au-delà qui risquaient de le faire mourir une seconde fois, définitivement.

Ils ont évolué dans le temps :

- dans l'Ancien Empire, les *Textes des Pyramides* forment le premier corpus de textes gravés dont le thème est la montée au ciel du roi défunt. Il s'agit de récitations entonnées par les prêtres lors de cérémonies funéraires.
- Au Moyen Empire, les *Textes des sarcophages* s'adressent à tous les défunts et sont inscrits directement sur le cercueil. Ils donnent des conseils pour que l'existence dans l'au-delà se déroule bien.
- Au Nouvel Empire, le *Livre des Morts* ou le *Livre de l'au-delà* sont déposés dans le cercueil. Ces textes rassemblent des formules pour contrer les dangers et obtenir « un traitement de faveur » dans l'au-delà.

URAEUS un, URAEI des

Dans l'antiquité égyptienne, il s'agit du serpent cobra femelle qui protège Pharaon contre ses ennemis.